

25/4

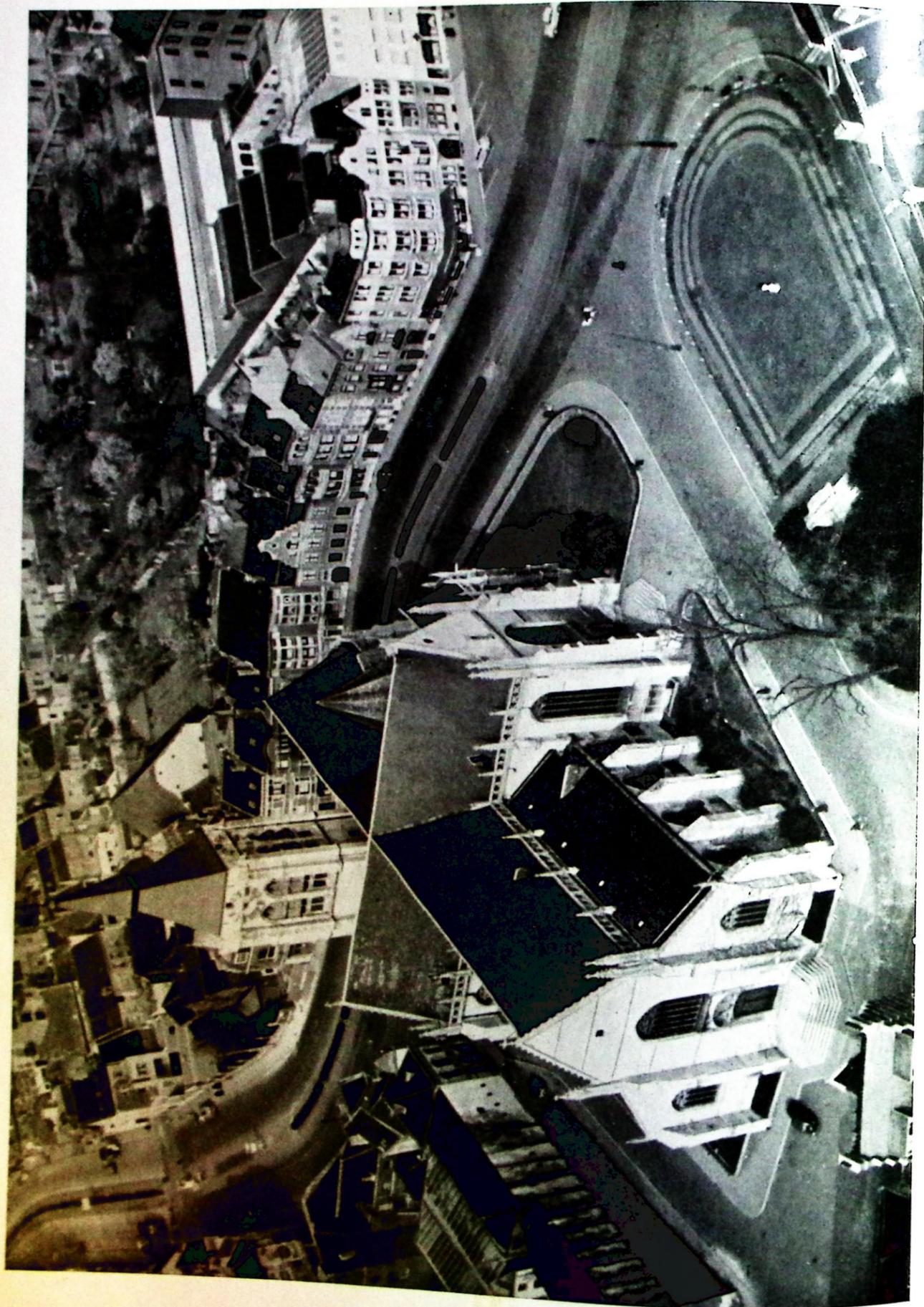
Avril
1965
N° 4
mensuel

Bibliothèque Publique
de la
Communauté Française
Place Albert 1^{er}
1400 - NIVE
Tel. (067) 21
Fax (057) 2



Brabant

tourisme



Vue d'ensemble de la remarquable église Notre-Dame de Bonne Espérance à Vilvorde.

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13.07.50

PRIX DU NUMERO : 15 F

COTISATION : 100 F

ETRANGER : 120 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- La vallée de la Lasne et la bataille de Waterloo, par J. Delmelle p. 5
- Le petit mémorial de Braine-l'Alleud p. 8
- Bruxelles se transforme, par G.-C. Hemeleers p. 10
- Vedettes sportives... Folklore... Humour et mauvais garçons !, par Victor Boin p. 13
- Une page d'histoire : Averbode, par A.V.W. p. 19
- Les Stalles et la Chaire de Vérité de N.-D. de Vilvorde, par C. Derie du Bruncquez p. 25
- A la découverte des bornes anciennes, par Jean-Marie Pierrard p. 28
- La grotte de Lascaux, par Anne Van Wolput p. 33
- Le journal d'une Forêt, par Gilbert Ninanne p. 36
- Fantaisies d'avril, par Rosa Har-douin p. 39

Revue affiliée à l'Association des Journaux Périodiques Belges et Etrangers. Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

NOTRE COUVERTURE :

Le panneau central du polyptyque d'Hakendover, du peintre Armand Knaepen de Tirlemont représente un ange (sous la forme d'un oiseau) qui remet à trois jeunes châtelaines une banderole portant les indications divines sur la construction de l'église. Dans le fond, la chevauchée traditionnelle du lundi de Pâques (19 avril).

19-05-1993

BONAPARTE A BRUXELLES

L'EPISODE qu'on va lire a le mérite d'offrir un intérêt local et de retracer fidèlement les mœurs d'une autre époque.

Les différentes ovations ménagées au PREMIER CONSUL, les fêtes diverses qui signalèrent son voyage en Belgique, paraîtront fabuleuses à la génération contemporaine, attendu qu'il n'y a point de comparaison à établir entre nos cérémonies passablement bourgeoises et les splendeurs de l'époque consulaire et impériale.

La plupart de ces détails ont été puisés dans un procès-verbal authentique, rédigé et publié à Bruxelles en l'an XI de la République française, « une et indivisible ».

Quelques mois après avoir été nommé « Consul à vie », BONAPARTE vint visiter les anciens Pays-Bas autrichiens, dont l'agrégation à la République française avait été solennellement confirmée par le fameux décret du 9 vendémiaire an IV.

Telle était déjà la renommée dont jouissait le vainqueur de Marengo, tel était l'enthousiasme qu'excitait sa présence, que de Lille jusqu'à Bruxelles le voyage du Premier Consul ne fut qu'une marche triomphale; les populations accouraient au-devant du héros; les villes qu'il traversait étaient ornées de trophées rappelant les victoires des campagnes d'Italie et d'Egypte.

Le 2 thermidor an XI, vers le soir, Bonaparte s'approcha de la capitale de la Belgique. L'enthousiasme était au comble : une population de 60.000 âmes couvrait tout le terrain depuis la porte de Laeken jusqu'à une grande lieue de distance; à l'extrémité de l'Allée-Verte on avait élevé un arc de triomphe construit sur le modèle de celui de Titus à Rome. Le frontispice portait cette inscription :

A BONAPARTE VICTORIEUX

La ville de Bruxelles reconnaissante a érigé cet arc de triomphe, le 15 messidor an XI.

Qu'il soit surnommé le GRAND

Aux deux côtés de l'arc de triomphe, deux vastes amphithéâtres, décorés de tapis, étaient réservés à l'élite des dames de Bruxelles: la plupart étaient vêtues de blanc; des branches de myrthe ou de jasmin ornaient leur coiffure grecque. Entre les deux amphithéâtres étaient réunis les membres des diverses administrations et tous les agents du gouvernement. Ils avaient adopté l'ancien habit français : costume noir, boucles d'or ou d'argent, cheveux en bourses, manchettes de dentelles, épée au côté, chapeau sous le bras.

La garde d'honneur, commandée par le prince de Ligne, et tous les régiments en garnison à Bruxelles, étaient allés à la rencontre du Premier Consul jusqu'à Vilvorde. Ce fut au milieu de ce cortège militaire que Bonaparte s'avança. Il était à cheval, en simple uniforme de colonel. Dans son état-major on remarquait surtout M. Doulcet, préfet du département de la Dyle, et le général Belliard, commandant de division.

Lorsque Bonaparte fut arrivé devant l'arc de triomphe, le maire, à la tête du Conseil Municipal, lui présenta les clefs de la ville dans un bassin de vermeil et lui fit hommage d'une magnifique voiture sortie d'un de nos plus célèbres ateliers.



Le Premier Consul
(par Isabey, Musée de la Malmaison.)

L'un des portraits célèbres de Napoléon. Le Premier Consul a ici trente à trente-deux ans; il porte son habituelle tenue de colonel des chasseurs de la Garde; le légendaire chapeau noir simplement orné de la cocarde tricolore. Au fond, la Malmaison, petit château près de Paris, acheté en 1799 pour Joséphine.

Madame BONAPARTE, ayant précédé son illustre époux dans une chaise de poste à huit chevaux, ne reçut que le lendemain le cadeau qui lui était destiné; c'était une robe en dentelles de Bruxelles.

Le Premier Consul fit son entrée par la porte de Laeken, qui avait été ornée de guirlandes de chêne, au milieu desquelles on lisait ces mots :

**HONNEUR AU HEROS QUI NOUS A RENDU
NOTRE UNIQUE PATRIE !**

Du reste, toutes les rues que traversa l'immense cortège étaient décorées d'un double rang d'arbres; toutes les maisons étaient illuminées. Devant l'église de Sainte-Gudule, le clergé, en habits sacerdotaux, attendait processionnellement Bonaparte. Sur le frontispice du temple, on avait inscrit ce passage de Fléchier :

**IL RETABLI DE SES MAINS TRIOMPHANTES
LES RUINES DU SANCTUAIRE.**

Le lendemain de son arrivée, 3 thermidor, le Premier Consul reçut, au Palais de la Préfecture, depuis midi jusqu'à 4 heures, toutes les autorités civiles et militaires. BONAPARTE était revêtu du riche habit consulaire. Il portait son chapeau sous le bras; sur son épée brillait le célèbre « Régent », entouré d'autres diamants précieux.

Pendant l'audience personne n'était assis, excepté M^{me} Bonaparte et ses dames d'honneur.

Les citoyens Talleyrand-Périgord, et Marescalchi, ministres des relations extérieures des républiques française et italienne, le ministre de l'intérieur, le sénateur Monge, les deux Préfets du Palais, le Préfet de la Dyle, et plusieurs généraux de la garde consulaire se tenaient respectueusement devant le futur empereur.

Le préfet du palais introduisait dans le salon du Consul ceux qui étaient appelés à l'honneur d'être admis devant lui. Tous les fonctionnaires publics étaient réunis dans la salle de bal de l'hôtel de la préfecture. Au-dessous de la corniche, on lisait le quatrain suivant, digne de Dorat :

La gloire, à nos vœux favorables,
Rassemble ici, dans cet instant,
Ce que l'on voit de plus aimable,
Ce que l'on connaît de plus grand !

Cette audience solennelle commença par la présentation des vins d'honneur, cérémonie qui fut accompagnée du bruit de l'artillerie et des fanfares de la garnison.

Tous les corps ayant été successivement admis à l'audience du Premier Consul, le préfet, en lui présentant le Conseil Général du Département, prononça une longue harangue, dans laquelle il faut distinguer le passage suivant :

« La Belgique compte dans ses annales plusieurs époques mémorables, et l'on a remarqué que le nom d'un grand homme s'y trouvait toujours attaché au souvenir d'un grand événement.

Ce fut en défendant leur pays contre César, que les Belges immortalisèrent jadis leur défaite. C'est sous Charlemagne qu'ils furent cités par lui-même comme le peuple le plus belliqueux et le plus policé de l'Europe. Le nom de Charles-Quint rappelle ici le beau siècle du commerce et des arts. Enfin, celui de Bonaparte, où se trouvent réunies toutes les idées de gloire et de bonheur, devient pour la Belgique l'irréfragable garant de ses prospérités nouvelles. »

Bonaparte répondit au Préfet de la Dyle : « C'est avec plaisir que je viens d'entendre par votre organe, l'expression des sentiments affectueux des corps administratifs de ce département, au nom desquels vous parlez; et soyez convaincu que c'est avec un plaisir plus grand encore que je reçois l'assurance de vos sentiments personnels à mon égard, dont votre conduite administrative me donne depuis longtemps des preuves. »

Le Premier Consul dit ensuite quelques mots

flatteurs à M. Bonaventura, Président du Tribunal criminel du département de la Dyle, accueillit avec distinction les curés du Brabant, s'entretint une heure entière avec les membres de la Chambre de Commerce, enfin termina l'audience en lançant quelque peu le Conservateur des forêts sur sa conduite administrative.

Ce même jour, M. Douleat, Préfet du Département de la Dyle, Belliard, général de la division, le citoyen Festraets, Président du Conseil général du Département, et le citoyen Vanlangenhoven, maire de Bruxelles, eurent l'honneur de dîner avec le chef suprême de l'Etat. Bonaparte, après le dîner, trouva son jardin illuminé avec beaucoup de goût; des lampions de couleur et des décorations en transparent, faisaient du pavillon du fond du jardin un petit temple de féerie. Où la flatteuse allait-elle se nicher ? Sur la volière du jardin, on lisait cette mirifique inscription :

CANTAT, PUGNAT, AMAT,
GALLUS INTER AVES

Le 4 thermidor, Bruxelles devait donner une fête splendide au premier Consul. L'après-dîner fut consacré à tous les genres de divertissements populaires : au Canal on tirait la toison et l'anguille; l'oiseau d'artifice amusait les badauds sur la place du Grand Sablon, enfin les tonneaux de vin, placés dans différents quartiers de la cité, contribuaient à augmenter l'enthousiasme du peuple. A dix heures du soir commençait la fête particulière de l'hôtel de ville que Bonaparte devait honorer de sa présence. Une multitude immense affluait pour jouir du spectacle de la magnifique illumination de la maison communale. Rien ne peut surpasser l'effet produit par la flèche de Saint-Michel, illuminée jusqu'à son extrémité la plus élevée. Un tableau en transparent décorait le portique principal. C'était la Muse de l'Histoire, assise sur un tronçon de colonnes; elle tenait sur ses genoux un livre, et ce livre était la vie de Bonaparte. L'illumination de l'intérieur des cours et des salons égalait la magnificence de celle de la façade extérieure. Dans ces salons était réunie une assemblée brillante; l'élégance des femmes faisait oublier le luxe de leurs parures; on y rencontrait des seigneurs et des princes étrangers venus des diverses parties de l'Europe pour admirer Bonaparte. Celui-ci ne se fit pas attendre; à onze heures il était à l'hôtel de ville avec son auguste épouse. Il avait l'habit français, comme on le portait avant l'époque révolutionnaire; l'habit était de soie bleue, richement brodé en or.

Quand Bonaparte fut parvenu à la salle du dais, on lui présenta le fauteuil de Charles-Quint; il l'observa avec une curieuse attention; mais, soit modestie, soit tout autre motif, au lieu de prendre place sous le dais, il se confondit au milieu des danseurs. Quant aux Ministres, ils semblaient se



L'impératrice Joséphine.
(Tableau de Prud'hon — Musée du Louvre.)

voir avec plaisir dans cette foule qu'ils ne pouvaient percer. Talleyrand-Périgord et le Secrétaire d'Etat, entre autres, prirent gaiement leur parti, en s'asseyant à côté d'une porte. A minuit, le Premier Consul et son illustre épouse rentrèrent dans leur palais, mais plusieurs ministres restèrent pour jouir plus longtemps de l'intéressant spectacle d'une aussi nombreuse et magnifique réunion. Du reste, les danses, un moment interrompues à cause d'un « ambigu », se prolongèrent pendant une partie de la matinée.

Le lendemain, 5 thermidor, le bal de l'hôtel de ville durait encore lorsque Bonaparte, levé à trois heures du matin, après quelques instants de repos, montait à cheval pour se rendre à la plaine de Mont-Plaisir et passer en revue tous les corps d'infanterie réunis à Bruxelles. A onze heures, Bonaparte se rendit dans tout l'appareil de la puissance à la collégiale de Sainte-Gudule. L'archevêque de Malines et son clergé, l'évêque de Gand, le préfet du département et les autorités civiles attendaient le Premier Consul sur le seuil du temple. Bonaparte se plaça sous le dais qui lui était destiné dans le sanctuaire. Une messe basse fut célébrée pontificalement par S. E. le Cardinal-légit, assisté de Monseigneur l'Archevê-

que de Malines. Le Te Deum fut seulement récité: des affaires importantes exigeaient la présence du Premier Consul au palais.

En effet, le 6 thermidor fut stérile en événements pour les détails pittoresques de ce voyage. Bonaparte, alors absorbé par son projet de descente en Angleterre, consacra toute cette journée à recevoir les députations batave et hanovrienne et à s'entretenir avec un conseiller intime du roi de Prusse.

Mais le 7 thermidor les fêtes recommencèrent. L'arrivée imprévue du troisième Consul, Monsieur Lebrun, fit événement.

Le soir, l'Allée-Verte fut illuminée dans toute son étendue avec la plus rare magnificence. Des barques décorées avec des verres de couleur, sillonnaient le canal; leurs mâts et leurs cordages semblaient autant de rayons de feu. Ces gondoles promenaient majestueusement de nombreux orchestres, dont les joyeuses fanfares invitaient à la danse les groupes qui se formaient sur la rive. A l'une des extrémités de l'Allée-Verte, on apercevait un obélisque de cent pieds de haut, sur lequel on lisait en verres de couleur: A NAPOLEON LE GRAND. A l'autre extrémité, cette perspective magique était terminée par une statue colossale représentant Napoléon lui-même, élevé sur un pavois triomphal comme les anciens chefs des Franks, avec cette inscription fastueuse:

*De l'aveu de la gloire
Et du consentement des peuples.*

Vers les onze heures, Bonaparte et Lebrun vinrent, chacun dans leur voiture, se promener au milieu de cette allée féerique: les applaudissements de 50.000 spectateurs se confondirent avec les fanfares des orchestres!

De nouvelles réjouissances étaient préparées pour le 8 thermidor: cette fois c'était le commerce de Bruxelles qui voulait fêter Bonaparte. Soixante des plus riches négociants de la capitale s'étaient réunis pour organiser un « festival », digne du chef suprême du plus florissant empire du monde. La fête avait lieu dans la belle salle dite du « Grand Concert ». La façade, illuminée en transparent, représentait le dieu du commerce, étendant ses ailes pour en couvrir le globe entier. Sur la base du transparent, on lisait cette inscription en deux vers latins:

*Gallia consociet, magno sub consule gentes,
Divisi toto penitus sint orbe Britanni.*

Une sévère étiquette présidait à cette fête. Le long des colonnades se trouvait un triple rang de fauteuils, où les dames étaient conduites par les commissaires de la salle, en habit noir avec l'épée, les cheveux en bourse et les manchettes en « point de Bruxelles ». Au surplus, le Premier Consul ne resta qu'une heure dans la salle; après avoir entendu avec complaisance le concert, où

brillait Garat, et s'être entretenu avec la réputation batave, il se retira.

Bonaparte visita le 9 les principales manufactures de Bruxelles et se rendit également au Lycée; dans ce dernier établissement il se procura le plaisir de faire souper les élèves en sa présence et de manger de leur pain. Le soir, on représenta au théâtre une pièce de circonstance, la « Joyeuse Entrée », dont l'auteur était M. de Jouy, alors chef de la première division des bureaux de la Préfecture.

Pendant toute la journée du lendemain, le Premier Consul, enfermé dans son cabinet avec les ministres, s'occupa spécialement des intérêts du département de la Dyle. Il biffa de la liste des émigrés 92 habitants de ce département qui avaient fui leur patrie lorsqu'elle obéissait aux séides de Marat; il fit entrevoir, en outre, qu'on lèverait le sequestre des biens des anciens employés de la cour de Vienne, s'ils voulaient devenir citoyens français. Enfin, il promit une école spéciale de médecine et de législation.

Bonaparte donna aussi son approbation à de vastes projets qui tendaient à élever, dès lors, Bruxelles au rang des premières capitales de l'Europe. Suivant les plans présentés au Premier Consul, une vaste esplanade pour l'exercice des troupes devait être contiguë au Parc; des promenades magnifiques seraient prolongées jusqu'à la forêt de Soignes, et l'on renfermerait dans l'enceinte de la ville les faubourgs de Saint-Josse-ten-Noode, d'Etterbeek et d'Ixelles. Une porte devait être ouverte sur la chaussée qui conduit à Anvers: cette porte, construite sur le modèle de l'arc de triomphe de l'Allée Verte, serait nommée la « Porte Napoléon ».

Un nouveau « festival », donné par le département, signala la fin du séjour du Premier Consul à Bruxelles. Cette fête eut lieu au Parc, richement décoré d'arceaux et de guirlandes.

Dans le Waux-Hall, une tente longue de 130 pieds sur une largeur de 40 avait été construite pour suffire au nombre immense de personnes qui, de tous les points du département, devaient venir assister à cette fête. Sur la porte d'entrée on lisait cette inscription:

« Qu'elle est belle la fête où préside la gloire ! »

Le Premier Consul ne se retira qu'à minuit. Peu après son départ, on servit le souper dans le jardin et les pavillons du Waux-Hall. Plus de 1.800 convives de tous les arrondissements du département, confondus ensemble aux mêmes tables, firent ressembler ce banquet aux festins publics de l'ancienne Rome.

Tels furent les principaux événements qui signalèrent la présence du Premier Consul dans l'ancienne capitale des Pays-Bas autrichiens. Quel triomphe! En vérité, nos pères étaient de bons gens.

Charles MERTENS.

A propos d'un anniversaire

L'ANNEE brabançonne est dominée par un anniversaire d'importance, celui du cent cinquantième anniversaire de la bataille de Waterloo.

Quand on prononce ce toponyme: Waterloo, on songe moins à la grosse agglomération que traverse la route de Bruxelles à Charleroi qu'à la plaine vallonnée qui s'étend sous Braine-l'Alleud et Plance-noit. On pense aux solides fermes enlissées dans les labours et ayant été mêlées à la tragique journée de 1815. Waterloo, ainsi, est bien davantage qu'un village. C'est toute une région qu'il est impossible de parcourir sans soulever, en permanence, l'émouvante poussière de l'histoire.

Il sera beaucoup question, cette année, de la bataille, de ses préliminaires, de ses conséquences, de ses principaux acteurs, de ses épisodes les plus héroïques. Mais, comme de coutume, on oubliera sans doute la partie, incontestablement décisive, qui s'est jouée dans la coulisse constituée, en l'occurrence, par la vallée de la Lasne. On oubliera quelque peu la figure d'un vieux guerrier obstiné auquel Napoléon devait rendre ce magnifique hommage: « Le plan de Wellington ne mérite aucune attention. Il ne s'était réservé qu'une route, qu'une issue étroite pour la retraite! Battu, je ne lui laissais pas sauver un soldat! Et pourquoi partager son armée et s'isoler de Bliicher? Ce dernier revenant sur moi, quoique battu la veille, a montré le talent, l'activité d'un vrai général ».

En fait, la défaite napoléonienne de Waterloo est issue de la défaite prussienne de Fleurus-Ligny.

Dans les champs hennuyers de Fleurus et dans les terres namuroises de Ligny, en bordure du Brabant, un maréchal de septante-trois ans, le prince de Blü-

La vallée de la Lasne et la bataille de Waterloo

cher, avait été vaincu, une fois de plus, par l'Aigle. Il avait payé de sa personne: blessé, une charge de cavalerie lui était passée sur le corps. Néanmoins, il s'était relevé dans l'obscurité et, profitant de celle-ci, avait rejoint ses troupes en retraite. A Wavre, avec Gneisenau, il avait relevé les courages abattus et avait préparé son armée à reprendre l'offensive, à marcher au son du canon vers Waterloo afin de donner, à Wellington, l'aide attendue et nécessaire.

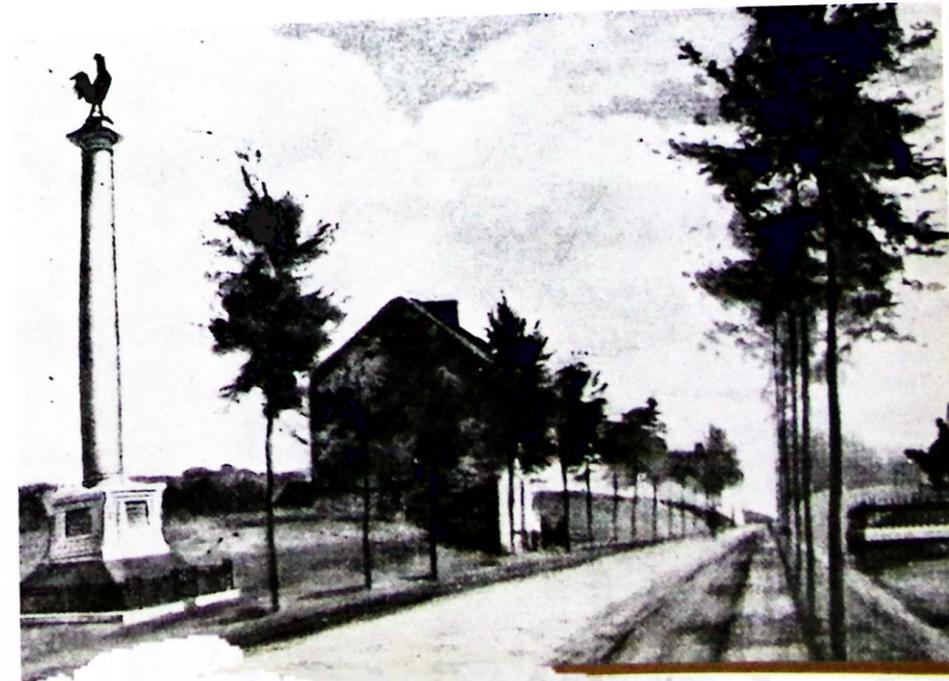
Blücher était de ces hommes qui savent qu'une guerre n'est pas perdue parce qu'une bataille l'a été. Plein de douleur, plein de rage aussi, il avait assisté aux désastres d'Iéna et d'Auerstaedt: Il avait été battu à Lutzen puis à Bautzen. Toutefois, il avait triomphé à Katzbach le 26 août 1813 et avait participé à la victoire — qui n'était que provisoire — des Alliés.

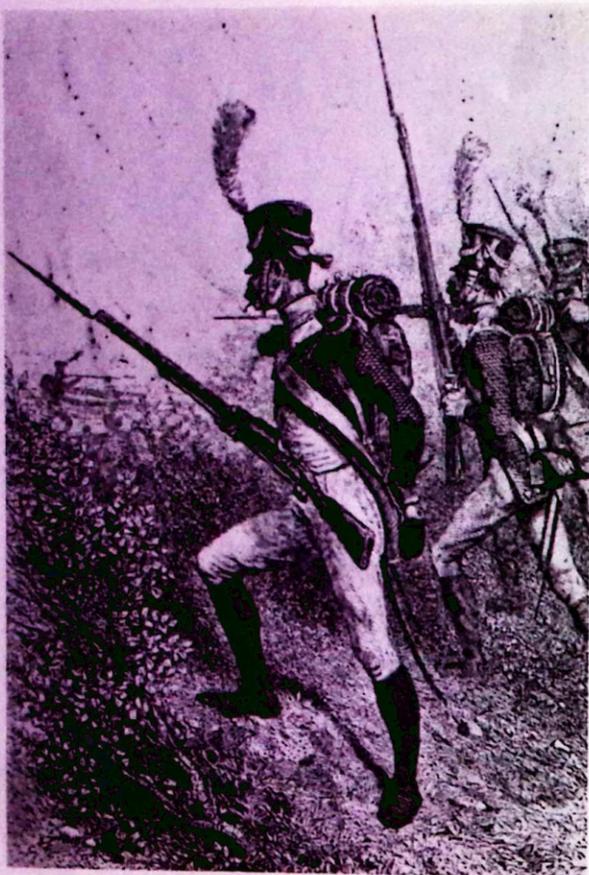
Napoléon, évadé de l'île d'Elbe, avait repris l'offensive. Il avait franchi la frontière du Hainaut et menaçait à nouveau le fragile équilibre européen. Ses troupes, concentrées autour de Beaumont, avaient occupé Charleroi sans beaucoup de difficultés. La campagne s'annonçait bien et Napoléon était convaincu qu'il parviendrait à éliminer ses adversaires.

Son espoir, Napoléon devait le conserver longtemps et il suffit, pour s'en convaincre, de lire les célèbres Cahiers du capitaine Coignet. A Waterloo, alors même que ses troupes commençaient à fléchir, décimées par la mitraille anglaise, l'Empereur espérait encore. Il observait obstinément l'aile droite de son armée et, lorsqu'un officier lui annonça que les soldats battaient en retraite, il répondit: « Vous vous trompez, c'est Grouchy qui arrive! ». En lieu et place de Grouchy, c'était — on le sait — le vieux

Les monuments français de Waterloo.

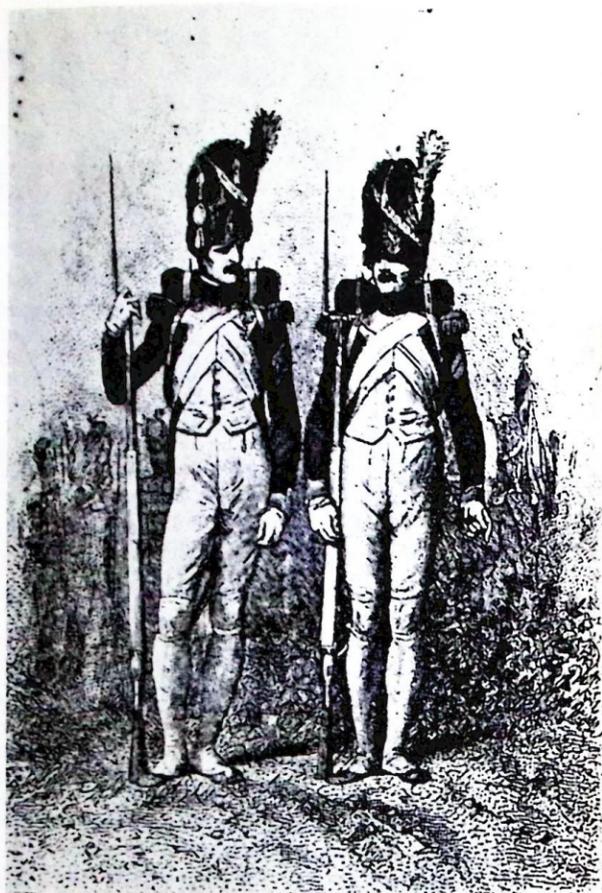
(D'après une aquarelle de Maurice Dubois.)





Tirailleur et Voltigeur.

La Garde Impériale du 1^{er} Empire.



Grenadier et Chasseur à pied.
Dessins de Raffet.

maréchal prussien qui, ayant échappé à la pression de Grouchy, ayant semé ses poursuivants, arrivait afin de donner l'impulsion finale à une victoire encore incertaine.

L'échappée des Prussiens du prince de Blücher et leur marche forcée à travers les campagnes détrempées de la vallée de la Lasne constituent, de l'avis des stratèges et des militaires qui tiennent compte des faits plutôt que des sentiments, l'un des épisodes les plus extraordinaires de la campagne de 1815.

Blücher et ses soldats ont donc quitté, dans la nuit commençante, le champ de bataille de Fleurus-Ligny. La défaite, loin d'entamer leur résolution, a renforcé leur volonté de vaincre. Les hommes sont harassés. Blücher porte des contusions sur tout le corps. Qu'importe ! Vieux renard, il sait que la ruse est parfois plus utile que la force. Il a promis à Wellington de le rejoindre à Mont-Saint-Jean et se serait fait attacher à sa monture plutôt que de faillir à sa promesse. Il entraîne ses hommes, les stimule, et la longue marche épuisante se poursuit de Gembloux à Wavre et se poursuivra de Wavre à Mont-Saint-Jean et à Plancenoit.

A Wavre, Blücher laisse un corps d'armée dont les bataillons s'établissent dans la ville même, a

Basse-Wavre et sur les hauteurs de la rive gauche de la Dyle. La 12^e brigade Stulpnagel occupe Bierges.

A ce moment, le maréchal Grouchy est à Walhain-Saint-Paul, dans la demeure du notaire Hollert, avec le général comte Gérard auquel l'oppose une vive discussion. Gérard estime que Grouchy mène trop mollement la poursuite, qu'il faudrait traquer davantage les Prussiens afin de pouvoir, au plus tôt, se diriger sur Mont-Saint-Jean et rejoindre le gros de l'armée française. Grouchy s'obstine à croire que l'ennemi a l'intention de se replier sur Bruxelles. Il ne croit pas à la possibilité d'une jonction des Prussiens et des Anglais devant Napoléon. Quand les premiers échos du canon de Waterloo se font entendre, l'altercation augmente :

— Monsieur le Maréchal, il est de votre devoir de marcher au canon !

Grouchy n'est toujours pas de cet avis. C'est à lui de donner des ordres, non à Gérard. Découragé, désespéré, Gérard n'a plus qu'une chose à faire : obéir, se battre, mourir s'il le faut...

Grouchy, dans l'après-midi, ordonne l'attaque des positions ennemies de la Dyle. La fusillade éclate. Un bataillon français tente de franchir le pont de Bierges. Théo Fleischman, le grand spécialiste belge de l'épopée napoléonienne, raconte : « Gérard reçoit

l'ordre de venir à la rescousse et de forcer le passage. Il lance un bataillon du 9^e léger. Baïonnette pointée, s'épaulant et apportant à cette lutte une sorte de rage désespérée, les vétérans se précipitent, piétinant une terre boueuse gorgée d'eau, traversant sous le feu, de larges et profonds fossés que comblent les cadavres, mais ils se heurtent à d'infranchissables obstacles. Un nouvel assaut est ordonné. A la tête d'un autre bataillon, Gérard s'élance, à la place du chef, celle où il y a le plus de péril. C'est là qu'il tombe, frappé d'une balle en pleine poitrine. On l'emporte, et c'est à Walhain, dans cette même maison du notaire Hollert, qu'on l'étendra pour étancher le sang d'une profonde blessure. Il entendra encore, au loin, la terrible rumeur du combat, les Prussiens repoussant la troisième attaque à Bierges, le général français Vandamme livrant treize assauts pour enlever Wavre... A 11 heures du soir, la bataille dure encore et l'ennemi recule. Devant les Français, la route de Mont-Saint-Jean est ouverte, mais il est trop tard : depuis plusieurs heures la bataille de Waterloo est perdue. Néanmoins, le lendemain, 19 juin, le combat reprend. Le village et le moulin de Bierges sont enlevés. Victoire ! mais victoire tardive et inutile... »

Pendant que les troupes de Grouchy attaquaient Wavre, le prince de Blücher et ses troupes progressaient à travers la vallée de la Lasne, pressant l'allure le plus possible afin de ne pas manquer le rendez-vous de Mont-Saint-Jean.

Blücher avance donc vers Mont-Saint-Jean, vers la plaine où la bataille de Waterloo vient de commencer. Les chemins sont mauvais et les risques de s'égarer sont nombreux dans ce roman pays de Brabant où les collines ferment les horizons. Blücher recrute des guides pour accompagner son avant-garde, que commande Bülow. Mille difficultés s'opposent à l'avance des 70.000 Prussiens. Les chevaux pataugent dans la boue, s'enfoncent dans les marécages. Les hommes ont faim. Les hommes sont recrus de fatigue. Les villages sont déserts mais le bétail est resté dans les pâtures. On dépèce rapidement un bœuf. Les soldats mangent en hâte et se remettent en route. Bülow atteint Lasne-Chapelle-Saint-Lambert lorsqu'un aide-de-camp de Wellington parvient à le joindre et le presse de gagner au plus tôt le champ de bataille. La position des Anglais est critique. A Lasne, des cavaliers du corps de Domon surveillent les débouchés du bois de Paris et le comte de Schwerin, s'avancant à la tête de son régiment, est frappé au front par un biscailien. Un des deux guides qui accompagnaient les Prussiens profite du désarroi pour s'échapper. Quelques coups de feu tirés dans sa direction ne l'atteignent pas. Les Prussiens, d'ailleurs, peuvent à présent se passer de ciceroni. Ils sont au seuil du champ de bataille et vont, en entrant dans la mêlée, décider d'une victoire qui n'était pas encore acquise, loin de là.

De Wavre à Mont-Saint-Jean et Plancenoit, la région arrosée par la Lasne ne garde plus, aujourd'hui, que fort peu de témoignages visibles de la marche forcée des troupes du prince de Blücher. On peut voir, à Wavre, à l'intérieur de l'église, un boulet demeuré encastré dans la pierre. Longtemps, les habitants de la petite ville se sont servis d'autres boulets, tombés lors de la canonnade de juin 1815, en guise de masses. Dans la campagne brabançonne, en l'honneur de l'un ou l'autre monument subsiste — dont celui élevé en hommage au comte de Schwerin — et jalonne la route des Prussiens qui furent les artisans de l'ultime défaite des Aigles. Quelques vieux édifices, par ailleurs, gardent, au sein de leurs pierres

muettes, le souvenir du passage de l'armée. Dominant le plateau de Cérroux-Mousty, la tour de Moriensart a assisté à la difficile progression des troupes. De son sommet, le propriétaire de la ferme voisine a vu rougeoyer l'horizon sans se douter, peut-être, que le Brabant, en cette mémorable journée du 18 juin 1815, était le lieu où se jouait la destinée future de l'Europe.

A la fin de la journée, Blücher devait rencontrer Wellington devant la ferme de la Belle-Alliance, à Plancenoit. Elle avait été construite en 1770, au quartier Trimosin, par le métayer Monnoye d'Arquennes. Elle devait son appellation au fait que Monnoye, qui était assez âgé, avait épousé la toute jeune Marie-Barbe Tordeur. En 1815, la ferme, propriété du brasseur Nicolas Delpierre, était louée par un nommé Dedave. A l'arrivée des troupes britanniques, ce dernier avait pris la fuite. Située dans la zone de feu, la Belle-Alliance devait être touchée par plusieurs boulets.

C'est donc là que, le soir du 18 juin 1815, le Duc de Fer et le vieux feld-maréchal prussien devaient se rencontrer et se saluer mutuellement du titre de « vainqueur de la journée » en présence de plusieurs officiers dont le général Gneisenau qui allait consigner la chose dans un rapport.

Un fait est probable : sans l'intervention des troupes de Blücher, Waterloo eut été une victoire napoléonienne de plus !

Joseph DELMELLE.

VETERAN.

Dessin de Raffet.



Un hommage à la bonté humaine

LE PETIT MEMORIAL DE BRAINE-L'ALLEUD

PARMI les cérémonies officielles qui commémoreront le 150^e anniversaire de la bataille de Waterloo figurera l'inauguration, dans la tour de l'église paroissiale Saint-Etienne à Braine-l'Alleud, d'un petit mémorial rappelant le beau rôle humain joué, à cette époque historique, par la population brainoise.

Le choix de la tour — beffroi de la petite cité — a été judicieusement déterminé et avec bonheur.

Propriété communale (dont l'entretien dépend donc des édilités), cette tour relativement élevée — 45 mètres au coq —, existait telle quelle en 1815, car reconstruite en 1763 elle n'avait subi depuis ce temps absolument aucune modification.

Deux petits souvenirs, pourrait-on dire, peuvent lui être attachés.

Et c'est ainsi qu'elle égrenait les heures d'attente du combat dans l'avant-midi du dimanche 18 juin car la bataille n'a commencé qu'à onze heures et demie.

D'autre part, les soldats prussiens, malmenés par Napoléon à Ligny et marchant de nouveau au combat par les chemins étroits et malaisés qui mènent de Wavre au champ de bataille de Waterloo, demandaient à leurs officiers qui leur promettaient la victoire : « Quand saurons-nous que nous avons gagné la bataille ? »

Ceux-ci leur répondirent : « — Lorsque vous verrez devant vous un clocher surmonté d'un casque ».

Ce casque est le bulbe d'ardoise à la fois imposant et gracieux qui coiffe le clocher.

Signalons à ce propos, que ce bulbe avait retenu l'attention de Victor Hugo qui le décrivit sous la forme heureuse d'un « calice renversé ».

LE BAS-RELIEF

Haut de 0,95 m et large de 1,02 m, le bas-relief formera le centre du mémorial qui prendra place sous le jubé.

Il sera encastré dans un appareillage absolument uni de pierre blanche de Portland.

Au-dessus du bas-relief figurera l'inscription suivante :

*Cette église servit d'hôpital
Au lendemain de la bataille
Charitablement, les Brainois
Vinrent en aide aux blessés*

et, de part et d'autre du bas-relief, les mots :

JUIN — 1815

Le plan a été dressé par M. Léon Soupart, de Braine-l'Alleud et c'est lui qui en assurera l'exécution.

Le bas-relief lui-même a été coulé fin 1964 par la Compagnie des Bronzes.

Il est l'œuvre du sculpteur bien connu Albert Desenfans, né à Genappe en 1845 et décédé à Braine-l'Alleud en 1938 (1).

(Son père, Dieudonné Desenfans, né en 1796, assista à Genappe, le 17 juin 1815, au passage des troupes françaises montant vers le champ de bataille de Waterloo.)

L'auteur a donné à son œuvre une signification

*Vue du
village de
Braine la Leude.*

*Litho de Jobard
qui date d'environ
vingt-cinq ans
après la bataille.
On y voit figurer,
assez estompée, la
silhouette du
Lion de Waterloo.
Le village était encore
identique à celui
de 1815.*

*Le bas-relief
qui constituera le
centre du petit
mémorial
de Braine-l'Alleud.
(Photo F. Van Beersel.)*



expressive, vivante de sa destination : elle représente Simon de Cyrène qui aide Jésus à porter sa croix comme nos concitoyens en 1815 aidèrent les blessés et les mourants à porter la leur.

De plus, l'on y voit les saintes femmes qui se lamentent à la vue d'une telle souffrance tout comme nos aïeules furent saisies d'une intense émotion à la vue d'un tel spectacle.

TRANSFORMÉE EN HOPITAL

Tout comme pour retracer la grande Histoire, il faut à la « petite histoire » qu'elle fournisse des preuves de ce que l'église paroissiale de Braine-l'Alleud servit d'hôpital après la bataille.

Naturellement, il y a, tout d'abord, la tradition et celle-ci ne trompe pas si on peut l'accuser, parfois, de dénaturer quelque peu les faits.

Ensuite, l'extrait (page 27, note 2) de « Les lendemains de Waterloo » de l'historien Lucien Laudy, est formel, péremptoire :

« Le lendemain et le surlendemain de la bataille, des femmes soignèrent les blessés dans l'église de Braine-l'Alleud, où Jossart, médecin à Ophain et Amandeau opéraient les blessés sur des bottes de paille. Les femmes allaient « au chiendent », c'est-à-dire récoltaient les racines de ces plantes dans les campagnes pour en faire du thé qu'elles donnaient aux victimes du 18 juin. Le dévouement naïf aux victimes du 18 juin. Le dévouement naïf des sœurs appelées « Pauvres Marolles » fut admirable, elles donnèrent tout le linge disponible pour faire de la charpie. Elles furent félicitées

publiquement sur la place de l'hôtel de Ville par le docteur Amandeau. »

Enfin, les preuves indirectes sont nombreuses et on peut citer notamment celle de Basil Jackson qui nous dit, p. 92, que « les villages et les hameaux voisins recueillirent les Français, qui remplissaient les églises, les granges et leurs dépendances, chaque petite commune se cotisant pour fournir les quantités de pain, de viande et de légumes pour la soupe nécessaire à leur subsistance ».

Il est à noter que l'église de Braine-l'Alleud était à cette époque la plus vaste des environs. La commune comportait déjà en 1815 environ 3.500 habitants ce qui constituait une population assez considérable pour l'époque et ce qui explique le grand nombre de blessés de toutes les nationalités recueillis non seulement dans l'église, mais aussi dans toutes les demeures et granges de la localité.

Le geste humanitaire de la population brainoise méritait d'être rappelé.

**LE SYNDICAT D'INITIATIVE
DE BRAINE-L'ALLEUD.**

(1) Une quantité de belles sculptures d'Albert Desenfans se trouvent à Bruxelles. Citons, parmi tant d'autres, *Art français et Art hollandais* (Musée d'Art ancien); des métiers des *Couvreurs de tuiles* et des *Tapissiers* (square du Petit Sablon); d'un *Rôtisseur*, un *Arbalétrier* et un *Archer* (Maison du Roi), etc...



Le dessus du portail.

feront place à une « tour » de 25 étages dont le bas sera occupé par un garage.

**

Cependant, en parcourant les allées, nettes et propres, du Marché couvert Saint-Géry, on découvre, au centre, une fontaine-obélisque assez étonnante en ce lieu, ce d'autant plus que l'étoile d'or terni qui la couronne atteint la voûte du bâtiment.

Entièrement en pierre bleue, sa base carrée est ornée de deux énormes bassins de forme ovale. Les deux pompes représentent une tête de lion cracheur en fonte, à robinets de cuivre. Au-dessus de ceux-ci, une coquille L. XIV. — Ce monument provient de l'ancienne Abbaye Norbertine de Grimbergen.

Cette double pompe pyramidale avait été commandée par l'Abbé Sophie afin d'être placée en 1767 au milieu de la Basse-cour, devant l'entrée principale de l'Abbaye. Mais en 1796, elle fut confisquée — en même temps que les domaines et bâtiments abbaciaux — par les Français. En 1802, elle fut placée au Marché Saint-Géry, alors en plein air. En 1881, le bâtiment du Marché couvert fut construit autour de la fontaine, comme il est dit plus haut.

Que deviendra la fontaine-obélisque ?



Fort anciennement déjà il existait, près de l'Eglise de Saint-Géry, une fontaine que les Receveurs firent reconstruire vers 1600. Elle était située derrière la Chapelle de N-D. des VII Douleurs et consistait en un pilier surmonté d'une statue, en bronze, de Saint Géry. L'eau jaillissait d'une tête d'ours également en bronze. La statue du saint fut abbatue lors de la Révolution française et la fontaine remplacée par l'actuelle.

Que deviendra cette fontaine ?

Par l'une des portes d'angle on sort du Marché couvert vers l'étroite rue de la Grande-Ile. Au n° 9 subsiste une imposte ancienne au-dessus d'une porte dégradée. La rue sinueuse, avec des fragments de trottoirs en escaliers, va s'élargissant. On voit alors sur le trottoir de droite une façade latérale de l'Eglise N.-D.-aux-Riches-Clares. Très curieusement cette partie arrondie est surmontée d'un pignon tel celui d'une maison particulière. A 8 mètres du sol, un haut-relief (dans un cadre du XVIII^e s.) du Maître



Le lion cracheur.

malinois Luc FAYD'HERBE (1665), élève de Rubens, représente des anges en adoration devant le Saint-Sacrement.

Dans la rue des Riches-Clares même, sur l'un des murs extérieurs du sanctuaire, subsiste — sous un cadre vétuste — l'une des proclamations patriotiques (illisible à présent) que le Bourgmestre Adolphe MAX fit apposer sur les murs de la Ville au début de la guerre 1914-1918. — Légèrement camouflée, elle y demeura pendant toute la durée de la deuxième guerre mondiale 1940-1945 sans que les Occupants ne se rendent compte du camouflet ainsi infligé... Ces affiches, qui menèrent le célèbre Bourgmestre en captivité le 26 septembre 1914, sont exposées — intactes celles-là — dans le hall d'entrée de l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

Geneviève C. HEMELEERS

Vedettes sportives... Folklore... Humour... et Mauvais garçons !

Victor Bonin

EN décembre dernier — comme le temps passe ou plus exactement, comme nous passons vite ! — la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant recevait officiellement, solennellement, pompeusement, les athlètes brabançons qui, depuis la rénovation des Jeux Olympiques, avaient remporté dans ces compétitions mondiales, une médaille d'or, d'argent ou de bronze.

Etaient également invités à cette manifestation exceptionnelle, les Brabançons titulaires ou anciens titulaires d'un titre de champion du monde, champion d'Europe ou dont le nom figure aux palmarès sportifs internationaux de haute qualité. Tout le dessus du panier athlétique, quoi !...

Cette louable initiative trouve sa source dans des sentiments de gratitude associés à une fierté patriotique légitime. Elle connut le plus sympathique succès ! Il faut en féliciter tout particulièrement les promoteurs de ce gala inoubliable, qui se termina en apothéose, par un magnifique cocktail : Messieurs J. de Néeff, Gouverneur de la province de Brabant entouré de tous les membres de la Députation permanente du

Conseil provincial; G. Kestelin, Greffier de la province; Thys, Directeur des services du greffe et des Sports et Maurice Duwaerts, Directeur des Relations Publiques.

Dans une atmosphère de camaraderie fraternelle, voisinèrent en effet de glorieux lauréats d'aujourd'hui, d'hier... et d'un lointain passé. Certains d'entre eux à plus de soixante ans d'intervalle, se retrouvèrent au sein de la plus belle des familles : celle du Sport de compétition !

Et que de noms célèbres dans les annales du sport brabançon — et mondial ! :

Henry George; Joseph Scherens; Jean Aerts; Louis Mottiat; Armand Swartenbroeckx; O. Verbeek; Emile Hanse; « Louitje » Van Hege; Joseph Pletinex; Gérard Blitz; Pierre Baugniet; Paul Gailly; Joseph Mostert; Gaston Reiff; E. Gailly; Roger Moens; Gaston Roelants; Jean Sneyers; Oscar Kessels; Arthur Wyns; Cyrille Delanoit; Félix Wouters; Paul Anspach; Edouard Yves; Serge Reding; les frères De Clerck...

Bien à regret, nous ne les citons pas tous — et non des moindres — mais on peut dire que les plus pures gloires du sport brabançon : footballeurs, cyclistes, nageurs, boxeurs, escrimeurs, patineurs, coureurs à pied, tireurs à l'arc, vedettes du ski nautique étaient présents à cette belle fête joyeuse, réconfortante, si émouvante pour les « Anciens ».

Il y eut des absents, bien sûr, mais on en parla et on les fit revivre dans les souvenirs évoqués.

**

Tout en vidant la traditionnelle coupe de champagne, un petit cercle d'invités s'était formé :

LUI !

PAR LUI !

Signé :

Amédée, le « culotteur-de-pipes ».

(Auto-portrait)

« O ! saint Michel... tu en as vu des choses plaisantes du haut de ton perchoir... Raconte... »

(Dixit A. Lynen)





Amédée romantique (!) pose pour le photographe.

journalistes, hommes de lettres, peintres, écrivains.

Qui, le premier, prononça le nom d'Amédée Lynen, figure légendaire du folklore bruxellois et grand animateur du fameux cabaret du « Diable au Corps » ?

Probablement un journaliste d'avant les deux guerres. L'un de ces derniers « ferrailleurs-écrivains » autrefois piliers de salles de rédaction et de salles d'armes. Le duel était encore en honneur à cette époque !... Depuis la mort de l'Académicien, notre cher ami Charles Bernard, il n'en reste pas beaucoup de phénomènes du genre.

Amédée Lynen était un personnage simple, modeste, spirituel, « haut en couleur ». C'est le cas de le dire, puisqu'il était artiste peintre, dessinateur, illustrateur, aquarelliste, affichiste, caricaturiste. Beaucoup de talent.

Son œuvre — une partie est dans les musées en Belgique et en France — est considérable, surtout en petits tableaux, en compositions fort originales, animées de personnages pittoresques, truculents, campagnards, moyenâgeux. Personne ne savait comme Lynen, camper d'inquiétants coupe-jarrets, de redoutables spadassins avec leurs

La femme et quelques-uns de ses attributs (d'après nature).



Le coin des artistes, réservé aux hommes de génie !



Chez l'armurier : « Je vous garantis celle-ci, elle vous fera du bon travail »

feutres en bataille, ornés d'une plume provocante, leurs manteaux troués, leurs colichemardes redoutables à larges coquilles; ou des trauands de derrière les tonneaux, des ribaudes, des « princesses d'auberge », des marquises de cabarets louches; des merveilles d'exactitude. C'était son petit monde à lui, bien à lui... Il avouait modestement : « Je ne suis pas fait pour l'avenue Louise, plutôt pour les bas-fonds ! Encore faut-il qu'ils soient des temps troubles où l'on pouvait en découdre avec les gens du guet ».

« Lynen était, dit notre grand écrivain Georges Eeckhoud, de la lignée de ces humoristes des XVI^e et XVII^e siècles qui faisaient les délices de Félicien Rops — encore une gloire de chez nous. Il a préservé le plus précieux de cet héritage de Breughel : ces rondeurs expansives, cette bonhomie égrillarde et gouailleuse, cette luronnerie qui le prédestinait à l'illustration des farces et des équipées de Thyl Uylenspiegel ».

Georges Eeckhoud le jugeait encore en ces termes : « Flamand, mieux que Flamand, Brabançon renforcé, mâtiné quelque peu d'espagnol et de lorrain, Lynen fraternisait avec les gueux et les bohémiens de Jacques Callot. Il s'attablera en quelque « crevaille » avec les goinfres du gros Saint-Amant ou mêlé aux aventures du « Roman Comique » de Scarron; il échouera dans l'une de ces auberges où l'on godaillie, où l'on ripaille et où l'on ferraille. »

Amédée Lynen avait trois passions; ses pinceaux, sa pipe et son fleuret... Il leur resta fidèle jusqu'à sa mort, ou à peu près. Il n'avait pas loin de 90 ans, lorsqu'il nous quitta définitivement, ayant gardé jusqu'au bout de sa route, une santé étonnante.

Personnellement, j'ai beaucoup travaillé avec lui. Amédée Lynen m'a fait l'honneur d'illustrer, à l'époque où je passais de longues heures dans son atelier de la rue des Alexiens, nombre d'articles pour des revues ou des magazines que j'étais ou auxquels je collaborais... Je ne l'ai jamais connu malade.

Couverture du menu du Gueuleton offert à Amédée Lynen par le « Pourquoi Pas ? »

GUEULETON

OFFERT

au très digne et très joyeux compaign

AMÉDÉE LYNEN

qui fait, si bellement et si gaillardement, mestier de dessiner



Samedi 10 février 1923.

GRAND JARDIN DES FLEURS



Du sang, du sang,
C'est salissant
pour les vêtements
mais c'est bien flatteur
pour l'honneur !

(Philosophie en vers d'A. Lynen.)



Salut au Maître !...
Il vient de réussir un beau coup droit.

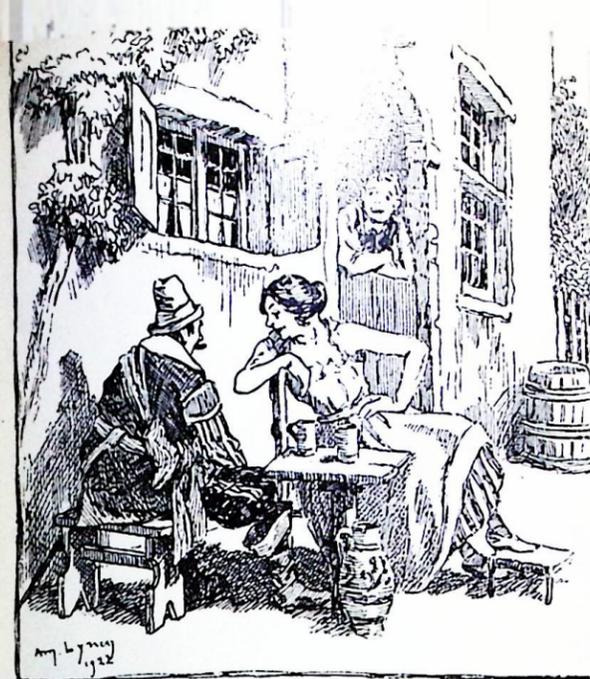
Il pratiqua l'escrime bien au-delà de 80 ans : son grand ami Léopold Merckx, Président de l'Académie des Maîtres d'Armes de Belgique déjà plus qu'octogénaire, lui donnait encore des leçons... Merckx et Lynen formaient un couple impayable. Le Patron disait au peintre : « Vous tenez mal votre fleuret, vous ne pliez pas sur les jambes. Vous n'êtes qu'un galopin ».

Lynen répondait : « Lorsque je ferai votre portrait, je vous ferai la gueule de travers ».

Pas un auteur comique n'aurait pu décrire ce qu'était une leçon d'escrime donnée par Léopold à Amédée. Inénarrable !! Merckx interpellait l'amateur dans les termes suivants : « Vous croyez que vous faites de l'escrime... Il y a de tout « là dedans » : de la boxe, de la lutte, des grimaces, des tripes d'agent de police, des choesels de macadam... mais il n'y a pas d'escrime ! » Les élèves qui assistaient à la scène n'avaient pas le droit de rire. Amédée n'avait pas le droit de rouspéter. Dans la salle d'armes, le Patron était le Patron, Maître après Dieu !

Un jour, les amis intimes d'Amédée, à l'occasion d'un anniversaire, lui offrirent une belle pipe en écume véritable. Lynen, seigneur de la bouffarde, ému, les remercia : « Je suis certain, mes chers amis, de répondre à tous vos vœux en cassant ma pipe le plus tard possible ! »

Amédée Lynen détestait voyager hors du pays. Mais sa Belgique, il l'adorait ! Ses vacances se passaient au bord de la mer, dans les Flandres ; d'autres fois dans le Brabant wallon, ou dans quelque petit village de la vallée de la Meuse. Il refusa de faire carrière à Paris. Il refusa des offres d'exposition en France. « Je n'oublie pas — disait-il aux marchands de tableaux — que le Maréchal de Villeroy a bombardé Bruxelles ! ». Il en voulait d'ailleurs aux Autrichiens, aux



« Mais elle ne s'en laissa pas conter ! »

Espagnols, aux Hollandais, qui avaient, disait-il, dérangé les bonnes habitudes de ses concitoyens, en occupant la rue de Flandre et le quartier de la rue Haute ! Son fief !

Dans une circonstance pourtant, il se laissa débaucher par quelques amis peintres ; il les accompagna en Suisse. Le groupe fit escale dans un hôtel de la Jungfrau. Comme on lui demandait ses impressions sur ce pays, qu'il découvrait, Amédée, d'un air supérieur, dédaigneux, émit cet avis définitif : « Sans ses montagnes, la Suisse serait un pays bien plat ».

Raoul Ruttiens, nous a légué d'Amédée Lynen le « bon brabant », un court portrait, très ressemblant : un petit homme grisonnant, rondouil-

« Le coup de l'épée s.v.p. ! »



« Aujourd'hui, repos ! »

let, de petits yeux malicieux, un nez imposant surplombant une moustache menue. On trouve généralement Lynen derrière une pipe... Signes caractéristiques : un éternel melon légèrement incliné sur l'oreille droite. Pour rétablir l'équilibre, une grosse canne dans la main gauche. Brochée sur le tout, la rosette d'Officier de l'Ordre de Léopold... Démarche assurée, sentant le prévôt d'armes. Ses armoiries : « beaucoup de gueules sur peu d'argent ». Sa devise : Un brin de plume à mon pinceau ! Car Amédée Lynen publia aussi plusieurs plaquettes entièrement de son crû, textes et illustrations.

Lorsqu'il nous donna « L'Œuvre de Maîtrise » il prévint honnêtement ses lecteurs, dans une courte préface : « Avant d'affronter l'opinion publique, j'ai tenu à connaître celle d'hommes com-

« Une bonne histoire d'estoc et de taille »





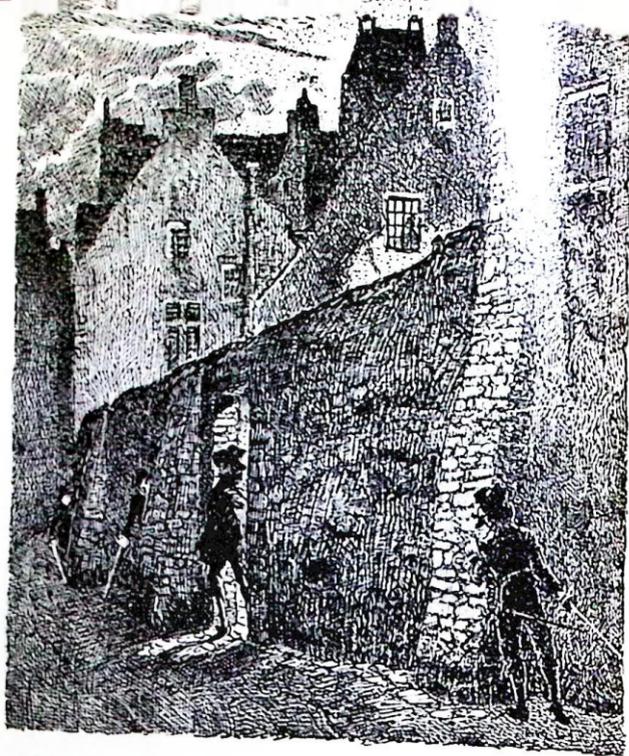
Une affaire d'honneur :
« Allez, messieurs, et pas de coups vaches ! »

pétents. Je me suis donc adressé à un littérateur d'abord, à un illustrateur ensuite... célèbres et autorisés, tous les deux. Eh bien, le littérateur m'a écrit : « J'ai lu votre livre. Vous dessinez très bien. Continuez ». L'illustrateur, lui, m'a répondu : « J'ai regardé vos dessins. Vous vous êtes trompé de voie, vous auriez dû écrire et vous en tenir là ».

Amédée a conclu : « J'étais fixé; je range ces coups de marteau dans ma collection de souvenirs ».

Le dernier carré des Brabançons de l'escrime du « bon vieux temps », ceux qui eurent pour

« Retour des Croisades. »



« Le guet-apens ! Les lâches... »

maîtres : Léopold et Julien Merckx; Pierre Selderslagh; Henri Dupont; Fernand Desmedt, ceux-là qui enseignèrent leur Art à combien de générations, n'ont pas oublié le truculent, le spirituel amoureux du fleuret et de la palette, grand « culotteur » de pipes, leur compagnon Amédée Lynen, l'homme qui sur la planche mettait un point d'honneur à ne pas avouer les touches qu'il recevait car, disait-il, « cela diminuerait mon prestige ». Et qui, candidat nonagénaire, mourut d'un méchant rhume, le 28 décembre 1938.

Et l'on proposa de lui composer une épitaphe sur ce thème :

*Ci-gît l'Esprit, ci-gît le Cœur
du Vieux Bruxelles.*

Cette épitaphe Lynen la mérite.

Les commères : « Nos gaillards partent à l'affût...
ils ont leurs manteaux couleur muraille ! »



Une Page d'Histoire: A V E R B O D E

SI l'histoire de Montaigu se rattache à celle de son culte pour Sainte Marie, l'efflorescence et les épreuves qui ont marqué la la 'blanche' abbaye, constituent l'historique d'Averbode.

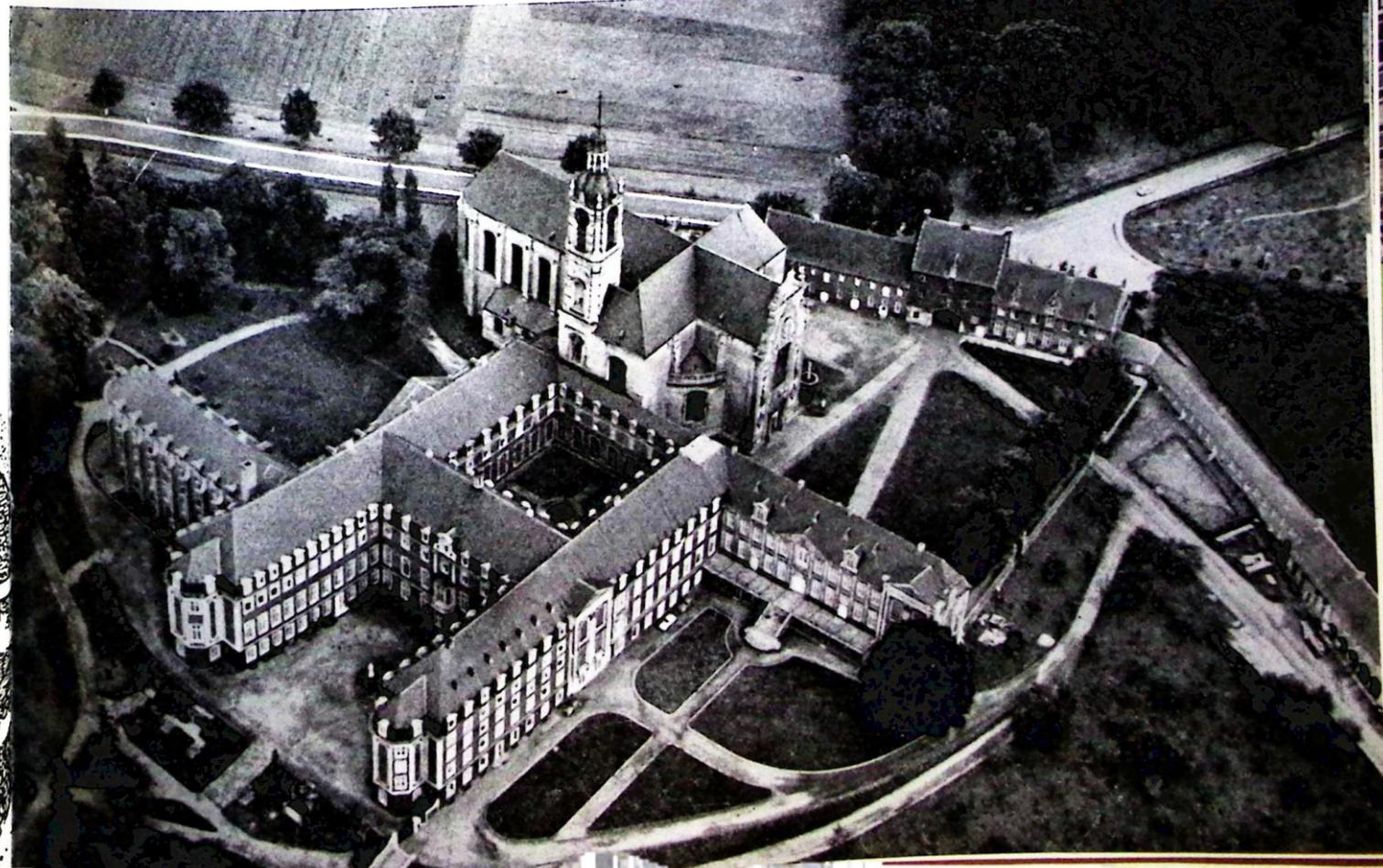
Cette commune, jeune encore, ne s'éleva qu'en 1928, en partie sur les territoires de Sichein et de Testelt, à la limite du Hageland, et bien que brabançonne, elle garde un caractère campinois de par son aspect et la nature de son sol.

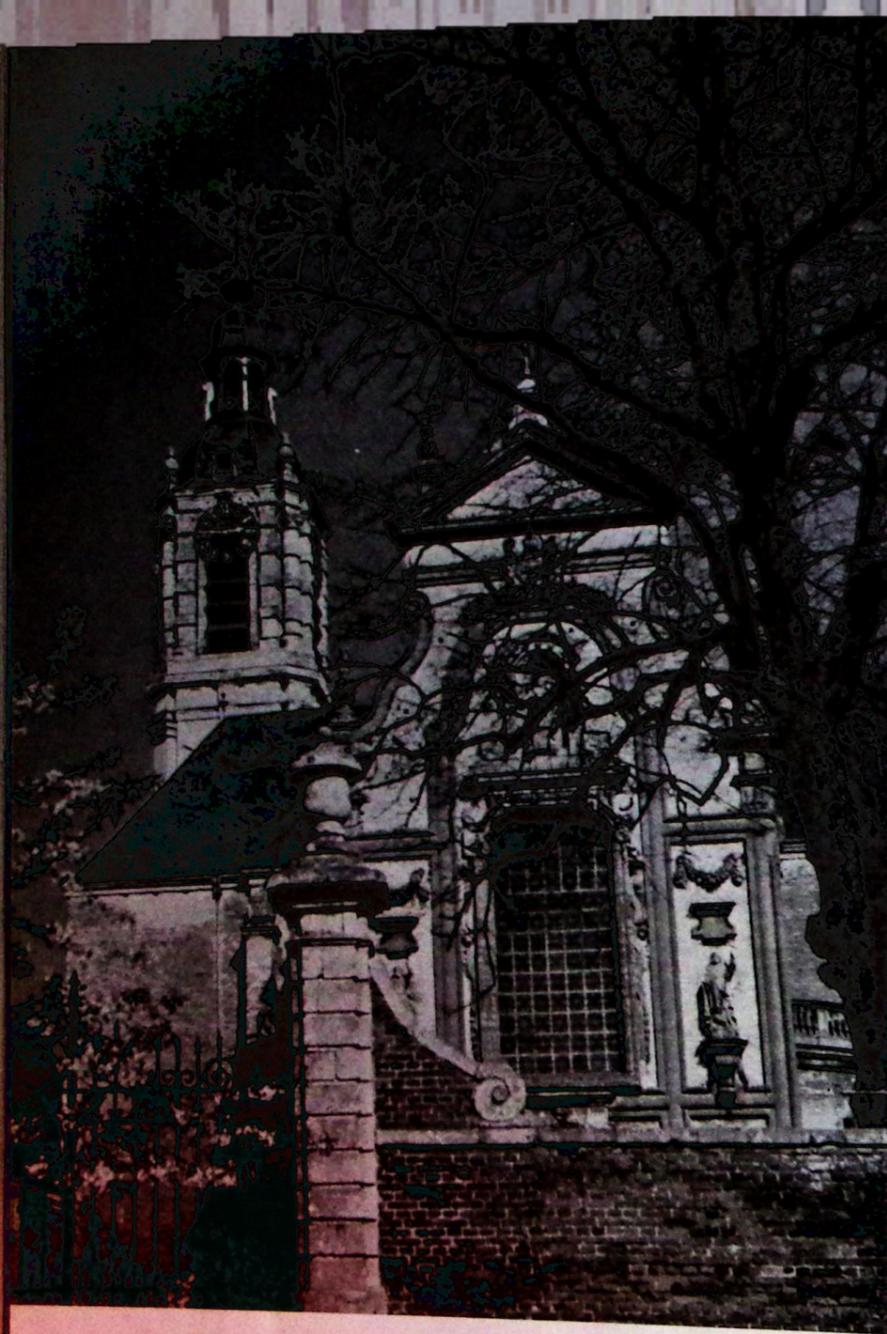
Averbode, aujourd'hui, offre au touriste un coin tranquille et reposant dans un décor chatoyant: entourée de sapinières, une splendide abbaye, ses vieilles pierres et son gracieux clocher qui domine la vallée du Démer, caressent le regard de leur surprenante beauté.

Jadis, ce territoire était sous la juridiction du duc de Brabant et du comte de Looz; par la suite, sous celle du prince-évêque de Liège. C'est ainsi que le comte Arnould de Looz décida d'établir une nouvelle fondation canoniale dans son alleu d'Averbode. Et vers 1134, il envoya sur place des Norbertins de l'abbaye Saint-Michel d'Anvers pour y réaliser son projet. La petite chapelle dédiée à Saint-Jean-Baptiste qu'on y voyait déjà leur servit d'oratoire. La nouvelle abbaye acquit bientôt une importance énorme. En effet, de nombreux dons du fondateur: terres, bois et pâturages entre Veerle et Ensbergen, ainsi que l'église de Tessenderloo, ses dîmes et dépendances vinrent agrandir le domaine. En 1139, le pape Innocent II reconnut officiellement l'abbaye. Et depuis ce moment jusqu'au Moyen Age, on assista à la prospérité toujours

L'abbaye telle que l'on peut l'admirer de nos jours.

(Photo: Till-Bruxelles)





L'église abbatiale que nous voyons actuellement est celle qui a été reconstruite au XVI^e siècle, sur l'emplacement de l'église primitive détruite en 1499 par les hommes. A l'initiative du prélat Servais Vaes, on entreprit la construction en juillet 1664; son inauguration eut lieu huit ans plus tard, mais on dut attendre juin 1681 pour la consécration.

Pierres blanches d'Avennes et de Gobertange, bleues de Nivelles et ferrugineuses de Langdorp ont formé par leur assemblage une église en somptueux style baroque, apparentée à l'abbatiale de Grimbergen, aux églises du Béguinage à Bruxelles et des Jésuites à Louvain, mononef, en forme de croix latine renversée et nimbée.

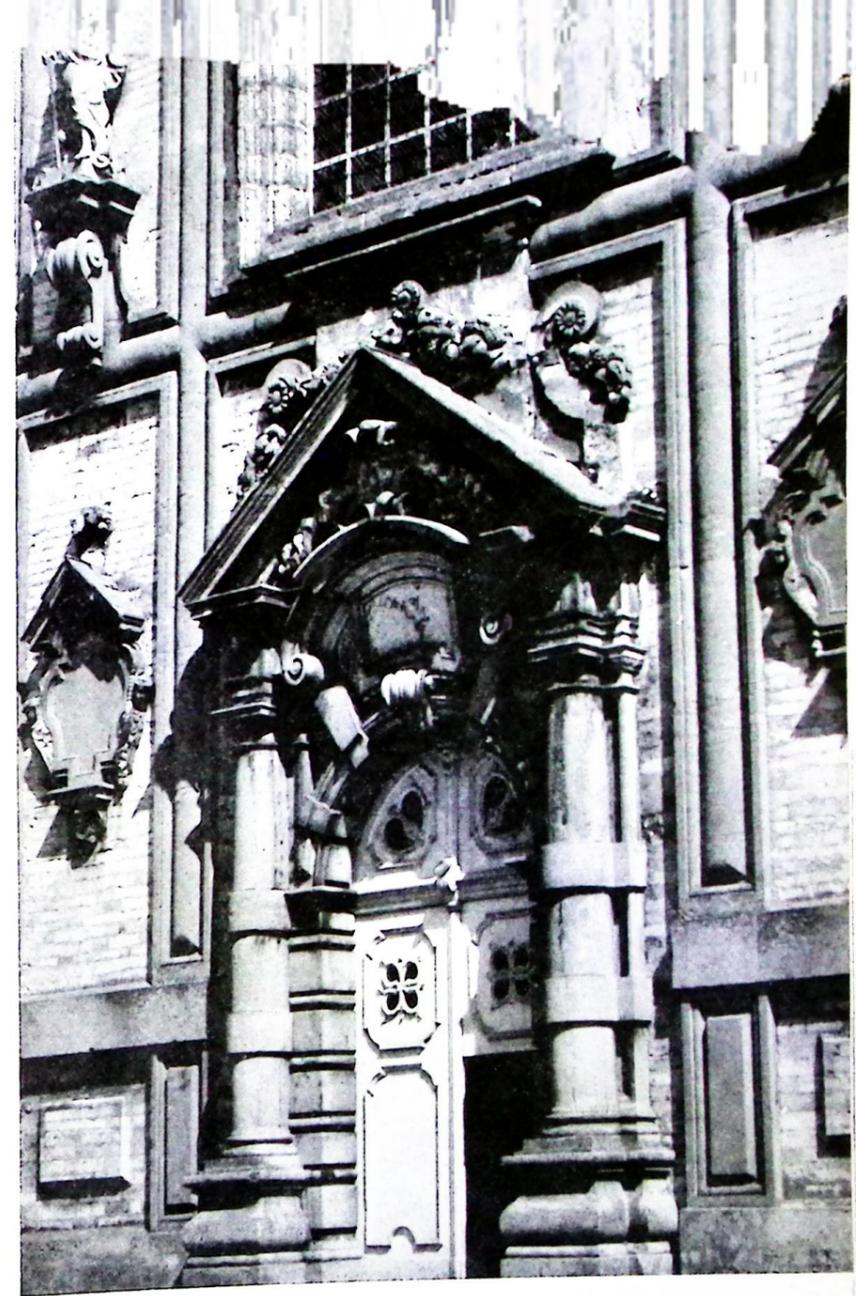
Deux chapelles latérales épaulent le chœur sur toute sa longueur. Adossée au mur oriental de la traverse du transept au nord, la tour est carrée, formée de trois étages en pierres blanches, avec fenêtres simulées, bordées de pilastres et de colonnes engagées à bandeaux. L'étage supérieur est percé d'abat-son qui surmonte de chaque côté un cadran de l'horloge. Une toiture ovoïde, avec lucarnes et quatre pots à feu surplombe la construction. Elle est couronnée d'un campanile avec balustrade et toiture en bulbe piriforme.

dominée d'une croix tréflée en fer forgé. La croix porte en son centre une girouette, un agneau passant avec lambel. Ce dernier rappelle les armes de l'abbaye, dédiée à saint Jean-Baptiste.

Le chevet de l'abside est hémisphérique, ceux des chapelles latérales, des bras du transept, et du narthex sont rectangulaires. Ils sont percés de grandes fenêtres et soutenus par des contreforts, surmontés d'ailerons ou de consoles renversées. Les chœurs latéraux et les portions du déambulatoire, formant nimbe autour du transept, sont couverts de toitures à simple versant conique.

La façade comprend trois étages. Au rez-de-chaussée un porche, formé d'une attique reposant sur des colonnes engagées. Sur les murs latéraux deux cartouches, avec têtes d'anges ailés. Le centre est percé d'une fenêtre monumentale, encadrée de guirlandes. De part et d'autre, une statue portée par un socle; elles représentent saint Norbert et saint Jean-Baptiste. Au-dessus de la fenêtre, une image de la Vierge dans une niche surmontée des armoiries de l'abbé Vaes. La partie supérieure de la façade montre une attique, sommée d'une croix en cuivre doré, avec vases et torchères.

(Photos : de Sutter)



louable de restauration : mais la situation politique de la Province anéantit tout espoir d'aboutir à un résultat satisfaisant. Quatre ans plus tard, des guerres de religion chassèrent les chanoines du monastère pour un exil de vingt-cinq ans environ. Quelques-uns d'entre eux s'étaient retrouvés à Diest, mais la plupart vécurent dispersés.

Durant cette période, l'Abbaye fut occupée par des soldats espagnols qui pillèrent et incendièrent une grande partie des bâtiments. Le XVII^e siècle vit revivre l'abbaye. Sous la conduite de l'abbé Valentyns en 1604, s'organisèrent le regroupement et la restauration, non seulement des anciens édifices, mais aussi des règles de vie très strictes pour les religieux, tant et si bien que, malgré les guerres incessantes dont nos provinces furent le théâtre et l'enjeu, Averbode retrouva bientôt la prospérité déjà lointaine de son passé.

croissante de cette nouvelle fondation religieuse : les dons de toutes natures continuaient d'affluer tandis que les activités tant économiques qu'artisanales, intellectuelles ou autres de ce petit monde retranché ne cessaient de s'amplifier. Vers 1194, une nouvelle église fut érigée, qui subit dans les années suivantes plusieurs transformations. Jusqu'au début du XV^e siècle, l'administration sage et clairvoyante des abbés maintint Averbode dans la voie ascendante.

Et puis, ce fut la bataille d'Othée en 1408, qui sema la déroute et la panique parmi les religieux. Le monastère et plusieurs de ses propriétés furent pillés. Des abbés furent emprisonnés; il y eut des rançons à payer, des terrains à céder... Le règne de l'ordre et de la discipline s'était achevé dans la confusion générale. De 1566 à 1574, le prélat Gilles Sommers fit une tentative





Entrée de l'abbaye.

La construction remonte au XIV^e siècle, cependant, la façade extérieure de la porte nécessita quelques petites restaurations, dont se chargea l'ingénieur Jos. Geerts en 1909-1910. De nouvelles statuettes représentant la Vierge, saint Jean-Baptiste, les apôtres Pierre et Paul, le diacre Laurent, sainte Catherine et saint Gommaire, furent exécutées en pierres de Larochette.

Passé la porte, on aperçoit dans le fond, la cour d'honneur et le palais abbatial bâti au XVIII^e siècle sur l'emplacement d'une série de petits édifices servant au même usage, groupés à l'ouest du cloître depuis le Moyen Age. La majeure partie de ces bâtiments fut démolie au cours de la tourmente révolutionnaire. Au retour des chanoines en 1834, il fallut apporter quelques modifications à l'ordonnance intérieure des appartements. Mais la silhouette extérieure de l'édifice fut religieusement reconstituée.

(Photos : de Sutter)

Un peu plus tard, un large plan de reconstruction fut projeté : il englobait l'église, les édifices claustraux et même les dépendances les moins importantes. Ces travaux furent menés à bien par plusieurs prélats successifs, jusqu'à la veille de la Révolution française. C'est ainsi que l'église qui avait déjà subi de nombreuses transformations, fut à nouveau détruite pour faire place à un vaste temple en lumineux style baroque, conçu d'après les plans d'un architecte d'Anvers : Jean van den Eynde et du géomètre Cornelis Lowies. Puis, au XVIII^e siècle, on s'attaqua au cloître, au palais abbatial et à quelques bâtiments de service dans la cour d'honneur. Et ensuite vinrent la bibliothèque et l'infirmerie.

Les superstitieux eussent pu croire qu'un « mauvais esprit » poursuivait les religieux de l'abbaye, parce qu'une fois de plus, sous la forme d'un changement de régime, un sort injuste s'abatit sur ceux-ci. Ils durent assister impuissants aux tracasseries de Joseph II; aux troubles de la Révolution brabançonne, aux affres de l'invasion et du régime français. Les incursions militaires ont toujours causé un tort énorme au pays; l'abbaye n'échappa pas au pillage et à la destruction.

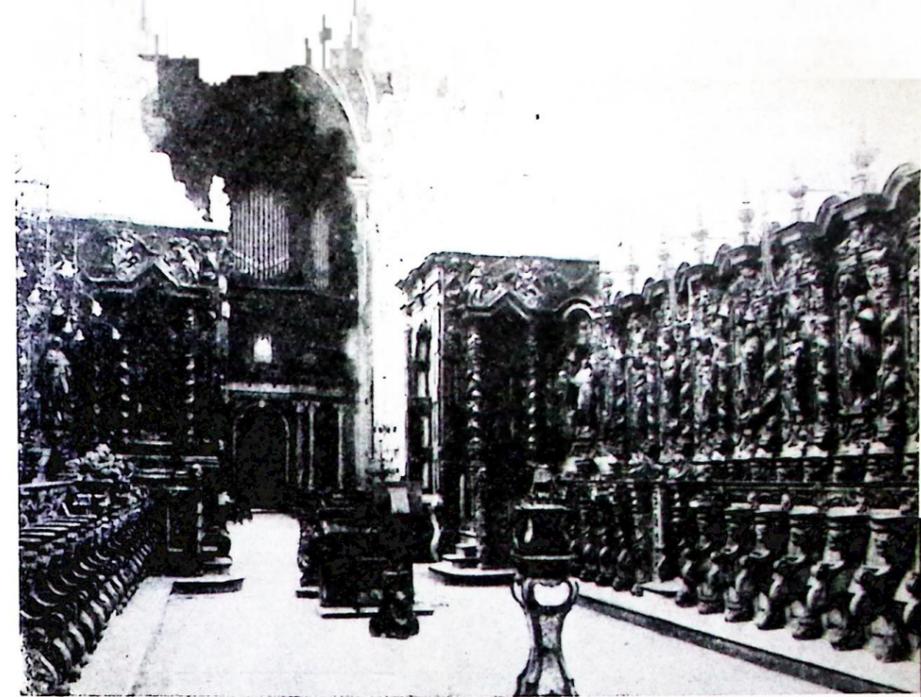
Ce furent d'abord des soldats autrichiens qui pénétraient dans l'enclos claustral, emportèrent les provisions et incendièrent ensuite plusieurs bâtiments de service. Cependant les Français approchaient : les religieux pris de panique s'enfuirent avec le prélat Thiels à l'étranger.



Dans le chœur des chanoines, longeant les murs des deux travées, une double rangée de stalles fut exécutée par le sculpteur anversois Octave Herry en 1671-1673.

L'ensemble du mobilier choral s'apparente aux œuvres similaires qu'abritent les abbayes de Floreffe, de Nimove, de Grimbergen, les collégiales de Saint-Jacques à Anvers et de Vilvorde.

Les orgues que nous apercevons dans le fond, datent de 1854, et sont du facteur H. Loret. Merveilleux instrument, tant par la richesse que le moelleux de sa tonalité, les orgues d'Averbode occupent une place distinguée parmi toutes celles qui décorent nos grandes églises nationales.



On profita de leur absence pour se livrer dans l'abbaye au pire vandalisme : des tableaux furent lacérés, des archives détruites, des bâtiments pillés, l'église profanée... Les épreuves n'étaient pas encore terminées : la Convention, qui occupait militairement le pays, imposa alors une énorme contribution de guerre, qu'Averbode ne put régler. On mit en vente toutes ses propriétés foncières du côté de

Diest, Beerigen, Louvain et Maestricht. Le 18 septembre 1796, un édit supprimait définitivement toutes les maisons religieuses. La République profiterait de la mise en vente de tous les biens, objets d'art, meubles et bâtiments.

Cependant, les religieux, rentrés de l'exil, refusèrent de se plier à cette nouvelle loi. On eut recours à la force et à la violence pour les chasser. Seuls un curé et ses deux assistants purent rester pour assurer les services religieux dans l'église qui servait de paroisse aux habitants de la contrée. Mais leur refus de prêter le serment constitutionnel les força à abandonner leur poste. L'abbaye et les biens de valeur qui lui restaient furent mis en vente.

Près de quarante ans plus tard, lorsque quelques chanoines survivants reprurent possession du domaine, ils ne retrouvèrent que des constructions délabrées, des murailles moisisées et branlantes. Le courage de ces religieux fut remarquable : au milieu de difficultés incalculables, ils restaurèrent la maison ruineuse et y rétablirent la vie conventuelle dans toute son intégrité. Averbode ressuscita ! Plusieurs supérieurs se succédèrent, qui tous se consacrèrent entièrement à faire revivre les grandes traditions du passé. Bientôt l'abbaye prit un développement énorme : une mission fut fondée au Danemark; plusieurs collèges d'instruction pour les jeunes furent créés au Brésil...

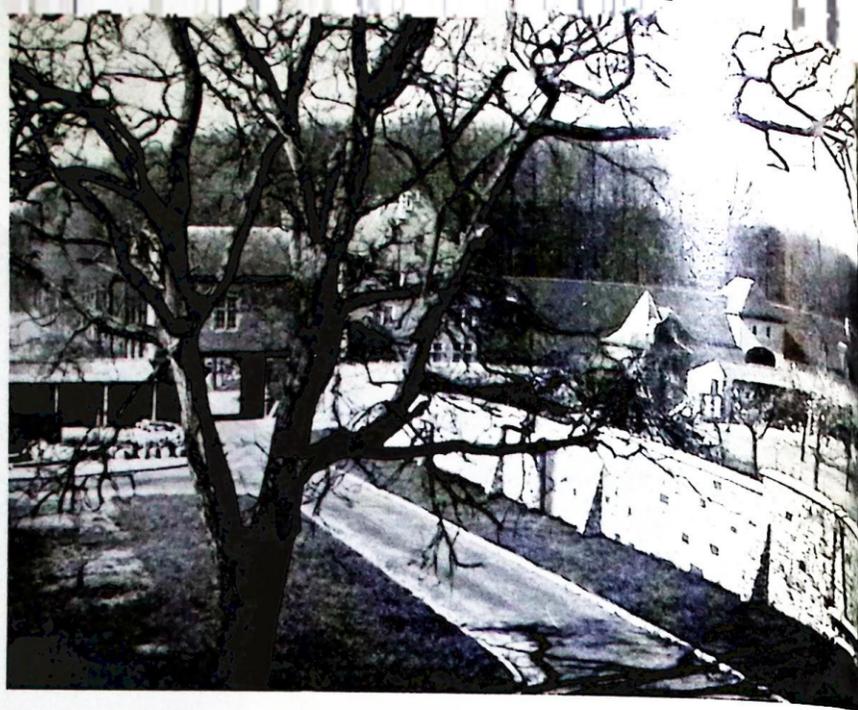
Enfin, récompense bien méritée de tant d'efforts : au milieu d'une foule immense de pèlerins venus de toutes les régions du pays, sous la prélature de l'abbé Crets se déroula le 21 août 1910, le couronnement de Notre-Dame du Sacré-Cœur par le cardinal Mercier, au nom du pape Pie X. Depuis ce jour, le rayonnement de la blanche abbaye s'étendit à la Belgique toute entière et bien au-delà.

Aile droite du transept :
autel dédié à saint Jean-Baptiste.

(Photos : de Sutter)



Admirons dans le cadre enchanteur d'Averbode, la splendeur de ses vieilles pierres.
(Photos : de Sutter)



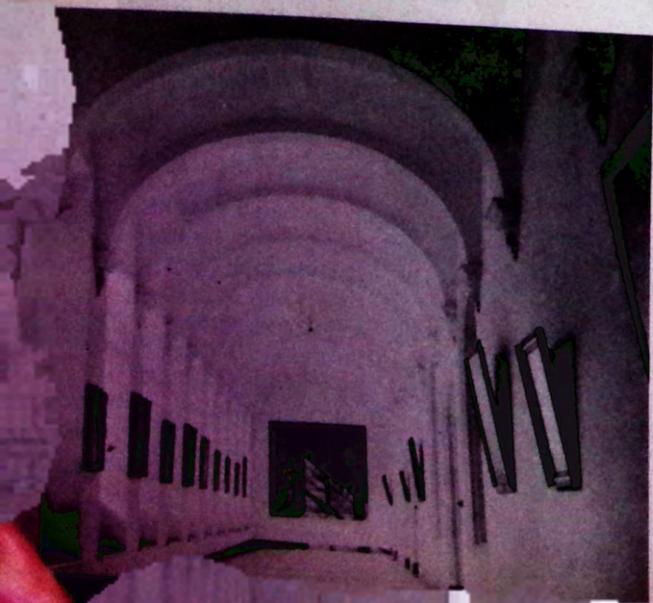
Sans doute la Providence veillait-elle, car lors de la première guerre mondiale, le monastère d'Averbode fut épargné et devint même un centre de ralliement au service de la cause patriotique.

Au lendemain des hostilités, l'abbaye connut un regain d'activités. Il y fut créé un centre de formation religieuse par l'Eucharistie et la dévotion mariale. Cette œuvre allait être interrompue, car une dure épreuve encore attendait le prélat Crets. Pendant la guerre, le 29 décembre 1942, à la suite d'un bombardement, les flammes détruisirent une grande partie des bâtiments. Par miracle, l'église et ses diverses œuvres d'art échappèrent au désastre. Seize longues années s'avérèrent nécessaires à la reconstruction.

Aujourd'hui, sous la conduite du prélat Em. Gisquière, le quarante-huitième depuis la fondation

Le cloître d'Averbode est orné d'une collection de tableaux formant la galerie des portraits des abbés d'Averbode et de son abbaye-mère. Saint-Michel à Anvers.

(Photos : de Sutter)



de l'abbaye au XII^e siècle, deux cent cinquante religieux prient, étudient et travaillent dans le même esprit, pour une même cause.

Le calme et la paix se sont-ils enfin imposés à jamais sur l'antique monastère de la vallée du Démer ?

A. V. W.

« LE FOLKLORE BRABANÇON »

organe du
Service de Recherches Historiques
et Folkloriques du Brabant

Au Sommaire du N^o 164 qui vient de sortir de presse :

- Œuvres d'art de l'abbaye d'Affligem, par Dom Albert Van Roy, O.S.B.
- Rixe à Limal en 1518, par G. Devos.
- Les Princes Sixte et Xavier de Bourbon et l'offre de paix de l'Empereur Charles, par E. Op de Beeck.
- Quelques notes relatives à l'histoire de Waterloo, par José Mirval.
- Le Couvent des Récollets et le Domaine de Boetendael à Uccle, par H. Crokaert.

Prix du numéro : 35 F

Fédération Touristique du Brabant
4, rue Saint-Jean, Bruxelles 1.
C.C.P. 3857.76

Parmi nos chefs-d'œuvre brabançons de la Renaissance :

LES STALLES ET LA CHAIRE DE VÉRITÉ DE NOTRE-DAME DE VILVORDE

AU XII^e s. Vilvorde dépendait des ducs de Brabant et fut incendiée par les féroces seigneurs Berthout de Grimberghen qui donnaient pas mal de fil à retordre aux ducs qui durent user de toute leur diplomatie et de toutes leurs forces pour réduire à l'obéissance d'aussi puissants seigneurs et asseoir leur autorité naissante.

Pour indemniser la ville, le duc Godefroid III, par une charte, lui accorda en 1192 un grand nombre d'immunités qui firent de Vilvorde une des puissantes communes du Brabant.

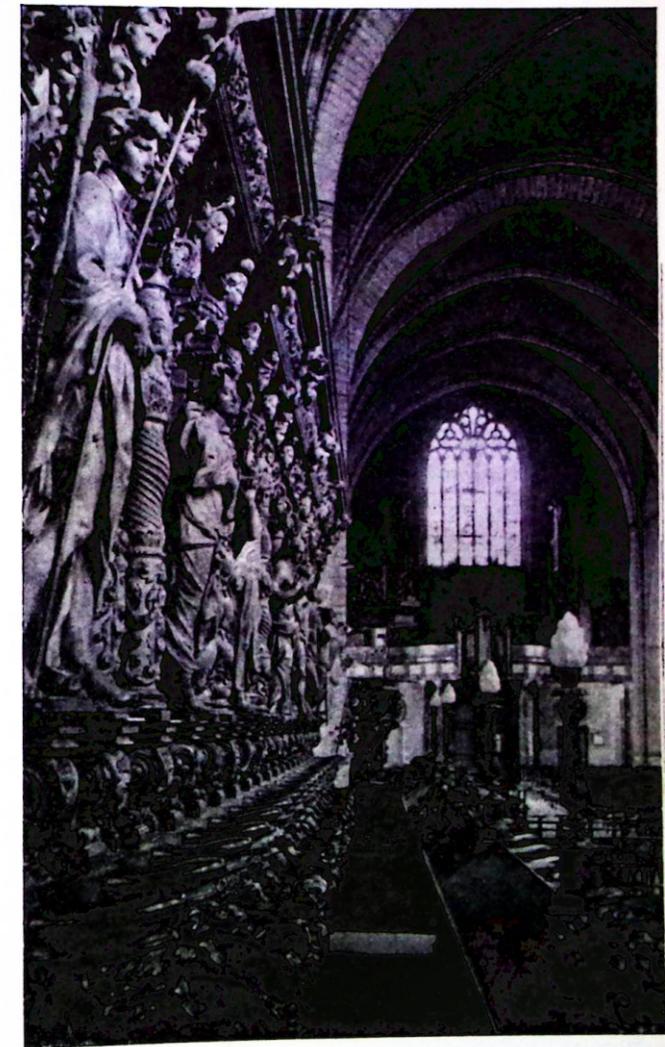
De par ses fortifications élargies en 1557 et abattues au XVIII^e s., elle servait souvent de place d'armes aux souverains du Brabant lors de leur démêlés avec les villes de Bruxelles, Malines et Louvain⁽¹⁾.

Sous Maximilien d'Autriche, Vilvorde fut sacagée par les Bruxellois. L'Hôtel de Ville, la Boucherie, la Halle aux Draps, les trois quarts de la ville furent brûlés. Elle ne se releva que péniblement de ce désastre.

Et pourtant... il nous en est resté une bien belle chose et que pas mal de touristes — et brabançons par-dessus le marché — ignorent, touristes qui auront fait des kilomètres en voiture, avion ou chemin de fer pour voir des œuvres moins intéressantes que les stalles et la chaire de N.-D. de Bonne Espérance dont la masse imposante se dresse au centre de Vilvorde.

L'église dont la tour est orientée vers le Nord — fait particulièrement rare — date du XIV^e s. Le chœur — conçu par l'architecte Adam Gherys, mort en 1394 — était prévu pour un édifice monumental que Vilvorde voulait en rapport avec son économie très importante et très prospère au XIV^e s.

Comme nous le disions ci-avant, la série de



La nef centrale avec en enfilade un panneau de stalles.

malheurs qui s'abattirent sur la Cité firent abandonner le projet conçu et l'on dut se contenter du chœur déjà construit.

Le vaisseau de l'édifice fut réduit à des proportions infiniment plus modestes.



L'ange à l'épée.
Il s'agit de l'épée de Pierre au Jardin des Oliviers.

Les stalles que l'on peut y admirer semblent vraiment avoir été créées pour ce chœur de dimension. Et cependant il n'en est pas ainsi. De même pour la splendide chair de vérité... D'où viennent-ils ?

Le hasard arrange parfois pas mal de choses.

On crut d'abord que les stalles provenaient du Couvent de Rosendaal près de Malines. Elles viennent en réalité du prieuré de Groenendael. Ce prieuré touché par l'édit de suppression de Joseph II⁽²⁾ en 1784 fut démolit et les matériaux récupérés furent ou vendus ou employés à la construction du Conseil du Gouvernement. Les meubles, les effets, l'argenterie d'église et la sacristie furent vendus par la Commission de la Caisse de Religion.

Un inventaire du mobilier de l'église fut établi en avril 1784 par le conseiller avocat fiscal Deudon, liquidateur des biens du prieuré. Il y est question d'une « boiserie » qui entoure le chœur de l'église.

Dans les comptes de liquidation du prieuré on

trouve à la date du 14 décembre 1784 : « Reçu de M. Clerens, sous-curé de la paroisse de Vilvorde, pour les stalles de l'église : 210 florins⁽³⁾ ». Avec les frais d'achat, de transport, d'installation et autres, l'acquisition revint à 833 florins.

L'adaptation des stalles, aux dimensions du chœur est très harmonieuse. Sur une longueur de 15 m et une hauteur de 4,50 m a été réalisé un ensemble d'une somptuosité aussi inattendue que remarquable. Pourtant ces stalles sont incomplètes quoique ayant été achetées dans leur entièreté à Groenendael. Dans la première moitié du 19^e s. des panneaux placés face à l'autel et fermant partiellement le chœur furent vendus par le Conseil de fabrique de l'époque pour émigrer vers l'Angleterre.

Décision particulièrement regrettable...

Qui a bien pu réaliser d'aussi merveilleuses sculptures ?

D'aucuns les attribuent à Jean d'Ypres, sculpteur flamand qui vivait au XIV^e s. Or, dans la face latérale d'un accoudoir un cartouche porte le millésime « 1663 ». L'ensemble est nettement de l'époque Renaissance.

On ne paraît donc pas fixé quant à l'auteur.

Ce sont principalement des scènes de la passion du Christ qui y sont représentées. Les apôtres y occupent une place d'honneur. Ils ont

Cartouche d'un accoudoir portant le millésime 1663.



leur buste surmonté de deux anges portant les instruments du martyre du disciple.

En dessous se découpe le motif principal figuré par les anges et des femmes portant des objets rappelant la passion du Christ, p.ex. : l'ange tenant l'épée de Pierre avec laquelle celui-ci coupa l'oreille d'un soldat, oreille restée collée à l'arme.

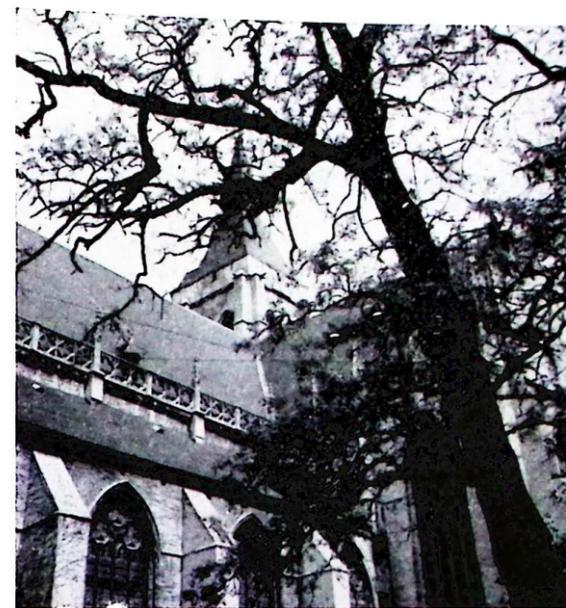
Si l'auteur s'est tenu à un classicisme rigoureux pour les statues, par contre a-t-il donné libre cours à sa fantaisie dans l'ornementation. La passion du Christ, sujet essentiellement triste, est agrémentée de figures d'anges, d'amours, de fleurs, de fruits s'entremêlant dans un désordre plaisant.

La Renaissance, à la conception optimiste, s'y révèle, avec des colonnes de toute beauté, soutenant le fronton et encadrant chaque statue. Il y a là une richesse d'imagination de l'auteur et qui ne lasse pas. Il faut l'avoir vue, aucune plume ne peut décrire ce florilège.

La chaire de vérité !... ne vaut pas moins au point de vue artistique. Elle est de style diffé-



Statue symbolique de la FOI.
Au bas de la rampe d'accès de la Chaire de Vérité.



L'église Notre-Dame de Vilvorde.

rent : à remarquer et à admirer la statue au bas de la rampe d'accès. Le symbole de la Foi d'une élégance et d'une finesse rares, vaut que l'on s'y arrête.

Si les stalles sont œuvrées en puissance, la chaire est traitée tout en finesse et en grâce. Elle représente le mystère de la Sainte-Trinité. Quatre anges, ailes déployées soutiennent avec souplesse et élégance la tribune. Elle aurait été construite en 1665 pour l'église Saint-Georges à Anvers et serait l'œuvre de Artus Quellin⁽⁴⁾.

Comment est-elle arrivée à Vilvorde ? Chi lo sa...

En tout cas : un régal des yeux à aller admirer. Cela en vaut la peine. Mais 10 km de Bruxelles est-ce suffisant pour des bipèdes motorisés ? Il restera encore suffisamment de lecteurs sensés qui feront le déplacement qu'ils ne regretteront nullement.

C. DERIE DU BRUNCQUEZ.

Bibl. : « Histoire de Vilvorde », de J. Nauwelaerts.

(1) Voir Revue « Brabant »-Février 1965.
(2) Toujours lui...
(3) 210 florins.
(4) Ici également on ignore s'il s'agit de Artus I Quellin le Vieux ou de Artus II Quellin le Jeune.



Deux jolies bornes en Forêt de Soignes, Drève de Lorraine à Uccle.

Groenstraat et la Koningin Astridlaan, d'autre part.

C'est ici à la limite des dites communes que se dressent encore une dizaine de bornes de petites dimensions, d'ailleurs, portant en relief la croix de Saint-André ainsi que d'autres indications, mais en creux celles-là.

Arthur Cosyn qui écrivait en 1914⁽⁴⁾ signalait encore l'existence de plus de cent cinquante de ces bornes. Beaucoup ont disparu depuis lors, à la suite des travaux d'aménagement du champ d'aviation. Il est probable toutefois, qu'il en subsiste encore un certain nombre dans l'enceinte de celui-ci.

Mais à côté de la croix de Bourgogne ou de la croix de Saint-André apparaît également le lion de Brabant. Il figure en effet sur trois bornes, portant le millésime 1709 et jalonnant de lieu en lieu, la route de Bruxelles à Louvain. L'emblème de notre Province y est surmonté d'une couronne ducal. On sait que la construction de cette route fut entamée en 1704 par les Etats du Brabant. On trouve la première de ces bornes à Woluwe-Saint-Etienne au coin de l'Evere Straat. Elle est encastree dans le mur d'un établissement riverain qui portait d'ailleurs jadis le nom de « café de la borne ». La partie supérieure est malheureusement manquante.

La seconde se trouve à Kortenberg, non loin du garage des autobus qui assurent le service Bruxelles-Louvain.

La troisième, fendue dans sa partie supérieure se trouve à Veltem, entre les bornes kilométriques 18 et 19 à une centaine de mètres de cette dernière.

Au nord de la Province, à la limite des communes de Keerbergen et de Rymenam, se dresse le Grote Paal, déjà cité.

Jadis au milieu des bois, il a pu heureusement échapper aux lotissements. Il se trouve actuellement à la bifurcation de la Grote Paallaan et de la D. Liekenslaan.

Datant de 1779, Il fut placé après un accord, conclu en 1773, entre Keerbergen et Rijmenam, sur la délimitation des deux territoires. Il porte les armoiries du comte Cuypers, seigneur de Rijmenam et d'autres lieux et l'inscription :

« PAGUS DE RYMENAM, FINIBUS SUIS REGUNDIS E CONTRACTU POSUIT ANNO MDCCCLXXIII. », c'est-à-dire :

« La commune de Rijmenam, pour délimiter ses frontières a placé par contrat, l'an 1773. »

Resté dans un très bel état de conservation, le Grote Paal constitue certainement une des curio-



Sur la route Bruxelles-Louvain, à Woluwe-Saint-Etienne, une borne porte le millésime 1709.



A Veltem, la borne portant l'écu de Brabant est entièrement fendue et mérite qu'une mesure de sauvegarde soit prise d'urgence à son égard.

Route de Bruxelles à Haacht-Melsbroek-Machelen.



sités les plus remarquables de cette région.

Du XIX^{me} siècle de la période hollandaise, plus exactement, datent les deux bornes monumentales marquant les limites du Brabant et de la Flandre Orientale, le long de la chaussée de Ninove. Des bornes semblables existent d'ailleurs en dehors du Brabant, sur la route de Lessines à Renaix, où elles indiquent les limites de la Flandre Orientale et du Hainaut.

Notons enfin l'existence en forêt de Soignes, de nombreuses bornes portant la mention 1905 accompagnant des bouquets d'arbres plantés en souvenir du 75^{me} anniversaire de l'indépendance de la Belgique. Daniel van Damme signale que ces bornes se trouvent notamment au fond des petites Flosses, au croisement de la drève des Ormes et de la drève des Charmes, dans la Grasdelle, au carrefour de la drève Francus et de la drève de Lorraine et au croisement de la drève des Eclaircies et de la chaussée de Mont-Saint-Jean.

Dans le fond du Grasdelle on trouve un autre bouquet d'arbres commémorant le cen-



KEERBERGEN. — « De Grote Paal » la grande borne qui marque la limite entre les provinces de Brabant et d'Anvers. Elle porte les armes du comte de Cuypers, sire de Rijmenam. (Photo : Acta)

tenaire de l'indépendance du pays, avec une borne portant l'inscription 1830-1930.

Avant de conclure, nous voudrions cependant attirer l'attention sur le problème de la conservation de ces petits monuments. Il est regrettable de constater, comme nous l'avons dit, que nombreuses sont les bornes anciennes, signalées encore au début de ce siècle et disparues à l'heure présente. C'est qu'il faut compter, non seulement avec le temps qui finit par avoir raison des pierres les plus dures mais aussi avec les travaux publics, les constructions, les lotissements dont les effets se conjuguent pour faire disparaître ces témoins de notre passé.

Bien sûr personne ne songe à exiger le maintien d'une borne en site propre, si cela doit léser des intérêts publics ou même privés très respectables.

Mais parce qu'elles sont de dimensions restreintes, les bornes peuvent être transportées à peu de frais. Dès lors, lorsqu'une borne ancienne qui en vaut la peine, devient gênante, ne pourrait-elle pas être déplacée dans un des nombreux musées de notre Province où son emplacement primitif pourrait d'ailleurs être signalé au visiteur?

Jean-Marie PIERRARD.

(1) J. Delmelle : « Perwez-le-Marché », *Brabant Tourisme*, 1961, N° 12.

(2) Sander Pierron : « Vieilles pierres dans la forêt de Soignes », *Annales de la Sté d'Archéologie*, 1910.

(3) Arthur Cosyn : « Au sud de Bruxelles. — Le Terneuilenbeck, chap. VI. — Les environs de Tourneppe », *Bulletin du T.C.B.*, 1923, N° 16.

(4) Arthur Cosyn : « Autour du Saventerloo », *Bulletin du T.C.B.*, 1^{er} août 1914.

Pour et par les Jeunes

« CENTREUROPE »

CENTREUROPE, voici un nom frappant et significatif, convenant parfaitement à la nouvelle Auberge et Maison de Jeunes qui, dans un quartier calme, à quelques minutes du centre de la capitale, a ouvert officiellement ses portes les 3 et 4 avril à des centaines de jeunes Belges et étrangers.

Aimablement accueillie par le dynamique et sympathique père aubergiste, M. R. De Lathouwer, j'ai découvert la réalisation d'un rêve, rêve d'un ancien ajiste — c'est-à-dire jeune fréquentant les auberges de jeunesse (A.J.) — qui consistait à développer largement les mouvements et groupements de jeunesse et à favoriser davantage le contact humain entre gens de tous pays. Centreurop fait partie d'un tout; ce n'est qu'un seul maillon d'une longue chaîne de succès antérieurs, mais un maillon important par son ampleur. Cette vaste auberge peut recevoir quelque deux cents jeunes en permanence. Des locaux agréablement aménagés et des installations modernes offrent au touriste le maximum de confort et les meilleures conditions de vie en commun dans une ambiance jeune et gaie. Et vive les vacances!

Mais pour le père aubergiste, point de repos. En dehors de la saison, cette grande maison accueillante se transforme en centre de jeunes où peuvent se réaliser un maximum d'activités. La grande salle de restaurant est débarrassée de ses tables, les chaises se tournent vers une petite scène encore cachée par un lourd rideau de velours : voici notre salle de spectacles. Dans certaines pièces, à l'étage, lits et cloisons ont

été déménagés pour faire place au nouveau mobilier des salles de réunions de divers groupements. C'est ainsi que, déjà avant l'ouverture officielle de Centreurop, malgré les nombreux travaux encore inachevés, chaque soir, des activités culturelles et artistiques étaient organisées pour les jeunes et par les jeunes. Toute initiative leur est laissée dans ce domaine, chacun a droit à la parole et toutes les suggestions sont examinées, mais le père aubergiste, en tant que guide et conseiller, participe aux débats.

Nous ne pourrions mieux conclure que par les mots de M. Henri Léonard de la M.J. de Liège « Les Contemporains » : « Le rôle d'une Maison de Jeunes, est non seulement de diriger les jeunes vers des activités récréatives saines, mais aussi et surtout de les aider à parfaire leur personnalité, de leur apporter les éléments nécessaires en vue d'augmenter leur bagage culturel, de leur donner le goût de la recherche et celui de la beauté et cela, dans le meilleur esprit, dans le meilleur climat d'amitié ».

A. GISTIE.

Un bâtiment
comme un autre,
direz-vous!
Entrez-y donc!
Que de surprises
ne vous réserve-t-il pas!
Quel enchantement
et quel enrichissement moral
ne vous procurera-t-il pas!



NOS CONFÉRENCES D'HIVER

8 février 1965

LA GROTTTE DE LASCAUX

par M. Fernand LIEGEOIS

Membre de la Société française d'Archéologie

A coup sûr, nous étions loin des paysages idylliques et des merveilleux sites d'Italie, de France, d'Autriche, de Turquie, ou de contrées plus lointaines encore, toutes plus attirantes les unes que les autres...

Cette fois, c'est au cœur même de la terre que nous avons pénétré, parmi les premiers témoignages des temps les plus reculés qui nous mènent à la découverte de la race de l'homo sapiens et de son grand art pictural. Certes, l'art rupestre préhistorique offre une étude très captivante, mais pose également nombre de problèmes. L'intérêt et la valeur de ces peintures et gravures vivantes et colorées sont indéniables, mais ces œuvres, très représentatives de civilisations fort lointaines, ne sont cependant pas des manifestations purement esthétiques; expression d'une attitude morale, reflets d'une conception, elles se prêtent à des interprétations qui dégénèrent facilement en hypothèses gratuites. But magique, religieux peut-être : des animaux représentés percés de flèches symboliques à Niaux et Lascaux, des maquettes d'argile criblées de coups de sagaie à Montespan, la licorne de Lascaux, femelle en espérance, ou l'altération volontaire de certains traits essentiels dans les peintures d'animaux, semblent appuyer cette idée.

Les grottes, habitat stable et conservateur fut un abri pour l'homme qui, à la fin du dernier interglacière, fut obligé de fuir plaines et bois pour se protéger contre une phase de froid. Le voile se leva alors sur la civilisation de l'homme préhistorique.

Nous parlerons des « Mains de Gargas », mais nous nous attarderons plus spécialement sur l'art animalier du paléolithique supérieur qui se situe il y a 40.000 ans environ. En effet, la chasse domine l'existence de l'homme à cette époque; la possession de l'animal en tant que proie constitue le pôle autour duquel gravite toute l'organisation et les préoccupations du chasseur. « La confrontation permanente, sur le plan pratique et dans le domaine des idées, avec l'animal, forme l'élément majeur de l'existence. De cette relation découle la conception que l'homme et l'animal font partie d'un tout indivisible et réel, la croyance dans l'unité du règne animal et dans l'équivalence des formes humaines et animales ». (K.-J. Narr, « *Historia Mundi* », Vol. I, Berne 1952, p. 517).

C'est par l'image, par une gamme étourdissante de diapositives en couleurs, que l'éminent conférencier, M. Fernand Liegeois, membre de la Société française d'Archéologie et Président de la commission nationale « Tourisme et Patrimoine », nous promena au long des galeries de Gargas,

de Pech-Merle, de Cougnac, de Fout-de-Gaume et de Rouffignac, pour nous amener finalement à Lascaux, témoignage remarquable et unique de la préhistoire dans l'art de la peinture pariétale.

Il est en effet utile, pour mieux saisir toute la beauté des trésors de Lascaux, d'étudier le Périgord préhistorique, de remonter le cours de la Vézère, depuis sa jonction avec la Dordogne, pour retrouver le long de ces berges, l'origine et les divers échelons de l'évolution du grand art des couleuvres chez la jeune race des chasseurs de gibier.

Gargas, sur une colline de la rive gauche de la Garonne, dans les Pyrénées, se caractérise surtout par l'abondance des empreintes de mains qu'on y découvre. Rares sont



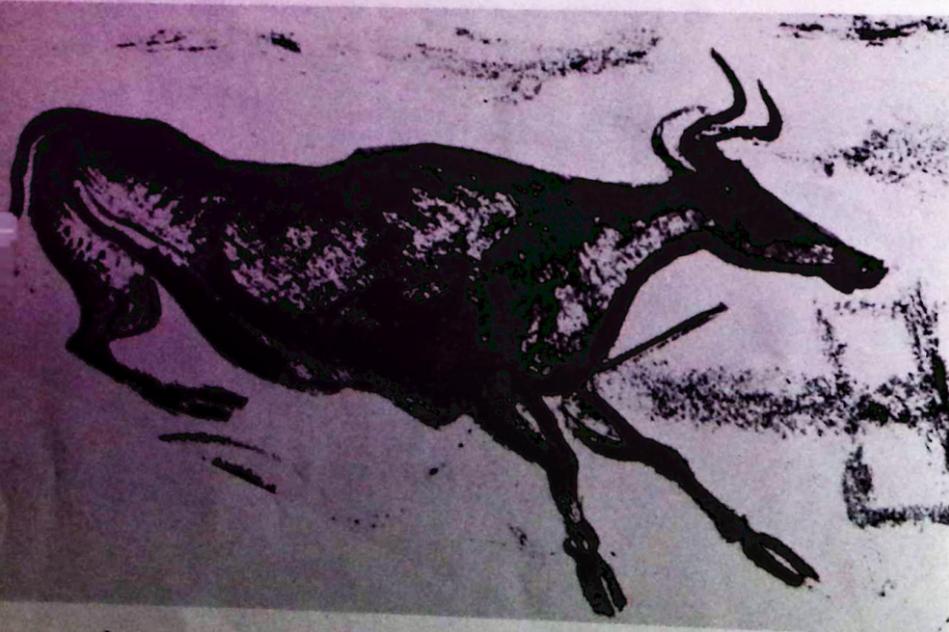
Rennes affrontés de la grotte de Font-de-Gaume, d'après des relevés de l'abbé Breuil. (Ph. Monuments Historiques, Paris)

celles qui ont subsisté près de l'entrée, mais à l'intérieur de la grotte, elles sont parfaitement conservées. Nous ne trouvons pas ici d'empreintes imprimées, c'est-à-dire où la main, après avoir été plongée dans la couleur, était appliquée contre la roche; celles-ci sont dites « en réserve » : la peinture était pulvérisée autour de la main collée à la paroi formant une tache claire sur un fond rouge, noir ou jaune.

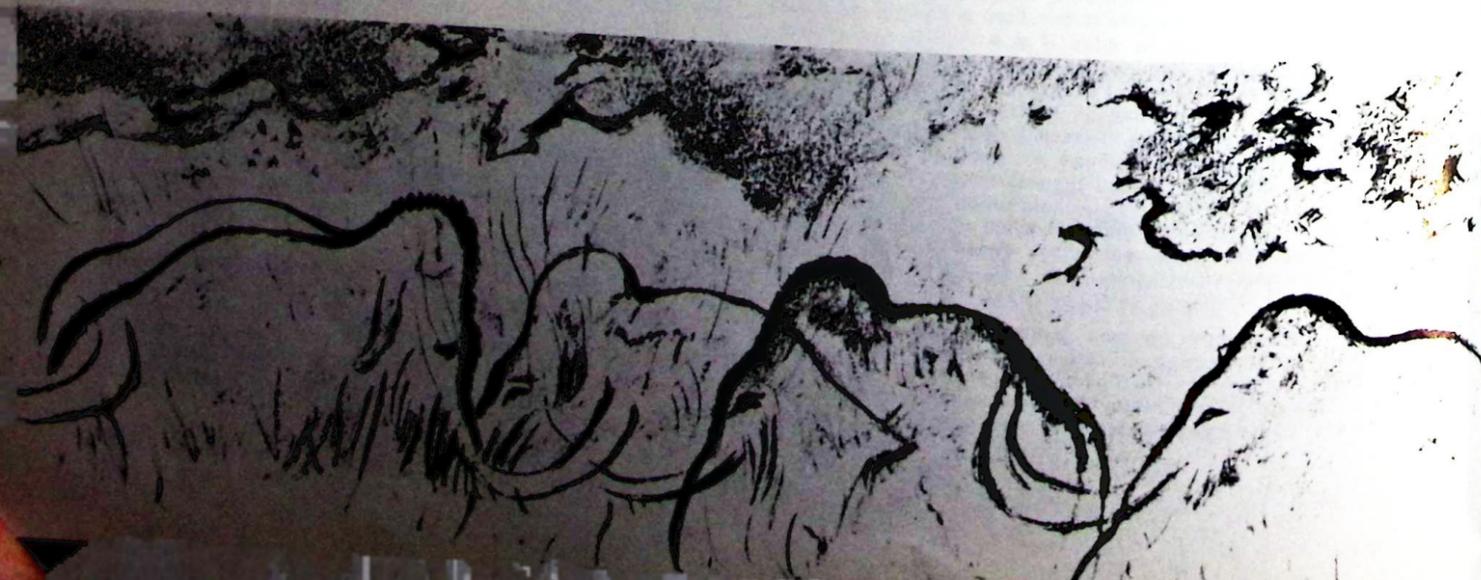
Il est curieux de constater qu'il manque une ou deux phalanges à pas mal de ces mains : la pratique de la mutilation rituelle s'est conservée chez de nombreux peuples primitifs; l'homme se coupe une phalange en hommage à la divinité ou en signe de deuil. « Macaronis » ou sillons tracés dans l'argile qui recouvre les parois et le



Détails de la superbe frise de rhinocéros (haut) et celle des dix mammouths (bas) dans la grotte de Rouffignac. Ces dessins ont été exécutés d'après des relevés originaux.



Lascaux : de nombreuses peintures polychromes, dont on voit ici une reproduction, furent découvertes, en 1940, dans un état de parfaite fraîcheur.



plafond, et les premières images, des plus rudimentaires, d'animaux se chevauchent, s'enchevêtrent parmi les mains. La grotte de Pech-Merle domine la vallée de la Sagne. Nous y retrouvons encore quelques mains, mais la plupart

sont apposées en dessous ou au-dessus de représentations animalières, ce qui nous porte à croire qu'il s'agissait ici de signatures. Parmi les arabesques, deux beaux mammouths et un énorme animal que l'on identifia comme un bison ou un bœuf musqué, voisinent avec trois silhouettes féminines assez curieuses; mais les plus belles peintures de Pech-Merle sont certes les dix mammouths, les bovidés, les bisons et le cheval de la « Chapelle des Mammouths », magnifiques dessins noirs tranchant sur la pierre rougeâtre du fond.

Admirons encore les animaux percés de flèches de Cougnac; ces peintures n'ont reçu qu'une seule couche de couleur, souvent noire, mais présentent déjà une facture beaucoup plus originale.

Nous voici maintenant à Font-de-Gaume, à quelques kilomètres des Eyzies, une des grottes les plus riches en peintures rupestres du territoire français. La plus belle frise, celle des bisons polychromes, est en partie recouverte par un cortège de mammouths finement gra-

vés ou peints; les figures, assez mal conservées, sont accompagnées de signes tectiformes qui sont encore pour

nous une énigme. L'abbé Breuil pense que ces signes représentent des huttes paléolithiques aux toits couverts de fagots et d'herbe sèche.

Les nombreuses superpositions de peintures et dessins gravés, nous permettent d'affirmer qu'il s'agit ici de témoignages de plusieurs périodes géologiques au cours desquelles l'habitat humain, la faune et la flore subirent de profondes modifications. Les bisons, chevaux sauvages et mammouths constituent la majeure partie des peintures, mais on distingue cependant un ours tout seul, et un superbe loup polychrome.

Faisant suite aux Eyzies, nous découvrons la plus profonde caverne de la région : Rouffignac ou le Cro-de-Granville. On reconnaît d'assez nombreux bouquetins, des chevaux, des bisons et des représentations de rhinocéros laineux qui sont les plus belles que l'on connaisse. Un fait surprenant qui ne s'explique que par des interdits de caractère ethnographique est l'absence totale de cervidés et de taureaux. En revanche, de magnifiques frises de mammouths ont donné à Rouffignac le nom de grotte

rouge, le jaune, le bistre et le noir tranchent vigoureusement. Lascaux est la seule grotte au monde entièrement décorée. Trente mètres de long, dix de large, ce sont les dimensions de la salle principale, la salle des Taureaux, dont les parois sont recouvertes jusqu'à la voûte, de splendides peintures d'animaux, notamment trois immenses taureaux et un autre partiellement conservé et qui sont d'une dimension unique dans le domaine de l'art paléolithique. Cernées de noir, les silhouettes sont dessinées à traits souples; les lignes sont déliées, des touches ou des pointillés continus accusent la courbure du ventre, les mufles et les pattes. Cornes et sabots sont figurés en perspective tordue, caractéristique du style périgordien.

Il est malheureusement impossible de décrire toutes ces merveilles : des centaines de représentations animales : incroyable révélation du génie sublime de nos lointains ancêtres : ce groupe de petits chevaux de couleur bistre, cette vache magnifique, ces taureaux, bisons, aurochs, cerfs, ours... « La Licorne » : animal fabuleux ou homme travesti ? Enigme... Un point encore plus mystérieux est



Une frise de cervidés de la Grotte de Lascaux.

aux « Cent Mammouths ». Les dessins en noir présentent de curieuses analogies avec les peintures de Pech-Merle; comme elles, ils appartiennent à un stade ancien du cycle magdalénien. Il est regrettable que le manque de conservation ait altéré une grande partie de ces magnifiques œuvres d'art préhistorique.

Le sol, d'argile compacte, est criblé de couchages d'ours; des griffes par milliers, sur les peintures, attestent d'ailleurs de la présence de ces animaux des cavernes.

Lascaux : le but de notre randonnée souterraine : à la découverte du summum des réalisations de l'art pariétal franco-cantabrique !

La conservation des peintures, la fraîcheur des coloris confondent quiconque a vu des grottes aux peintures ternies ou semi-effacées. La roche qui sert de support aux images de la « Salle des Taureaux » et du passage atte-

nant a une teinte claire, presque brillante, sur laquelle le certainement l'homme en état de catalepsie devant lequel, éventré par une sagaie, un bison, cornes baissées, semble prêt à foncer; interprétée de diverses manières, cette représentation commémore probablement un accident de chasse ou un rite à caractère magique et cultuel.

L'art de Lascaux constitue un sommet; hormis quelques caractéristiques encore primitives, peintures et dessins témoignent d'une maîtrise et d'une qualité d'exécution remarquables qui en font de grandes œuvres artistiques et un des plus beaux sanctuaires rupestres franco-cantabriques.

Enfin, c'est sur l'image d'Altamira, grotte d'Espagne qui prolonge dans une époque postérieure, l'art de Lascaux et qui occupe elle aussi un des premiers rangs parmi les temples de la préhistoire, que notre éloquent et talentueux conférencier, M. Fernand Liégeois, plus connu sans doute en tant qu'homme de lettres sous son pseudonyme d'Alain Mirabaux clôtura son brillant exposé sous les applaudissements nourris d'un nombreux public.

Anne VAN WOLPUT.

Le Journal d'une Forêt

Lundi 2 avril

LES aiguilles des mélèzes se dégagent de leur gaine mais y sont encore serrées comme les poils d'un fin pinceau neuf.

Jeudi 5 avril

Les giboulées menacent. De vastes étendues de ciel serein succèdent à de lourds nuages noirs et blancs. Tôt le matin, une chute de neige ne connaît une accalmie que vers midi. Très gros et abondants, les flocons s'unissent rapidement en de nombreux endroits. Les branches, les pieds et le flanc de quelques arbres en sont recouverts. Seuls les sentiers et chemins résistent à l'invasion de la nappe blanche. Les anémones, fermées et recourbées sur leur tige se font toutes petites; elles attendent la fonte



de la neige pour redresser leur corolle et poursuivre leur floraison.

Vendredi 6 avril

Des lambeaux de ciel bleu succèdent, par intermittences, au temps couvert du matin. Vers onze heures, le soleil se cache de nouveau derrière d'épais nuages. L'horizon est plombé. Aussitôt, quelques gros flocons tourbillonnent doucement et viennent fondre immédiatement au contact du sol humide.

La teinte et l'étendue des nuages promettent plus que cela. En effet, de gros grêlons s'abattent et rebondissent sur le sol, bruyamment. En l'espace de quelques minutes, le décor est transformé; chemins et plaques de mousse sont blanchis.

Mais voici que le soleil réapparaît, confirmant par ces giboulées, l'entrée en convalescence de la nature.

Samedi 7 avril

Le printemps reçoit, dans un décor blanc de grésil, le plus bel hommage, le plus beau cadeau qu'il puisse se voir offrir pour son retour: la première hirondelle.

Dimanche 8 avril

Un beau renard roux, fuyant d'un groupe d'arbustes, le trot régulier, le museau frôlant le sol, la queue aussi longue que le corps, traverse un sentier et disparaît derrière un proche coteau.

En cette matinée, tout semble s'associer pour recréer une atmosphère de chasse qui nous ramène vers une époque qui réveille la nostalgie d'une période de l'histoire de la belle forêt de Soignes. Ne voilà-t-il pas des cavaliers en habit qui parcourraient la sylve?

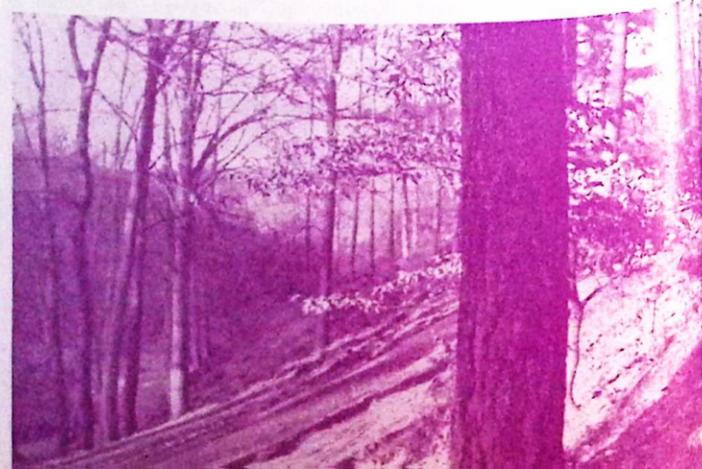
Une jaquette rouge, le pantalon blanc tranchant sur les bottes noires et la petite casquette de velours composent l'uniforme de la majorité de ces cavaliers. Un seul, parmi eux, est tout de noir vêtu et se distingue encore des autres cavaliers en portant une brillante trompe de chasse.

Dans la forêt où, parfois, rien ne laisse percer de la civilisation, il n'est pas difficile de s'imaginer au temps des grandes heures de chasse dont a joui le Boitsfort d'antan. Bien plus près de nous, dans ma propre jeunesse, qu'ils étaient doux les soirs d'été où nous parvenaient des profondeurs de la forêt les échos des trompes du Rallye Saint-Hubert...

Mardi 10 avril

Aujourd'hui, le cadeau du printemps à la forêt se compose de violettes disséminées dans la verdure plus variée et plus abondante de jour en jour.

Trois chevreuils flânent au sommet d'une colline, sans remarquer ma présence. D'habitude, il m'est difficile de résister à l'envie de m'en approcher. Cette fois-ci, pourtant, je me contente de les regarder quelques instants en poursuivant mon chemin. Je constate, avec satisfaction, que ces charmants animaux sont tellement coutumiers à mes vagabondages en forêt que j'en arrive à ne plus leur jeter qu'une distraite œillade, comme je le fais pour de banals écureuils.



Le soleil vaincra la nappe de nuages gris-plomb.

Une cavalière parcourt la sylve.



Vendredi 13 avril

La pluie prend possession du paysage. Bien qu'elle attriste la nature, elle contribue beaucoup à l'évolution des plantes et arbustes. Sur le chemin luisant, des limaces marquent leur passage par une traînée argentée.

Lundi 16 avril

Plusieurs journées pluvieuses, bien qu'accompagnées d'une baisse de température, font parer la forêt des ornements tant attendus. Le long de l'étang des Enfants Noyés, la masse des arbustes se garnit de très petites feuilles suffisamment nombreuses pour que, en clignant un rien des yeux, on puisse aisément imaginer le charme de la complète feuillaison estivale.

Mercredi 18 avril

Nouvel assaut des giboulées. Dès le matin, annoncée par la montée au-dessus de l'horizon d'une nappe de nuages gris-plomb, une forte averse de grêlons s'abat sur la forêt; de courte durée, elle laisse



Le cheval hésite à traverser l'étang des Enfants Noyés.

néanmoins des amas blancs dans le creux des pieds de nombreux arbres.

Jeudi 26 avril

Aux rayons de soleil brille le sommet vieil-or des hêtres. Chaque extrémité de branche est abondamment embourgeonnée. Voilà plus d'un mois que le printemps est installé et, comme s'ils se sentaient encore étrangers parmi anémones et violettes, les hêtres se refusent encore à exposer leur enfeuilement.

Au sommet d'un pin roucoule une palombe qui veille jalousement sur un gros nid. A dix ou quinze mètres de haut, les œufs qu'il contient y sont en relative sécurité, tout au moins, vis-à-vis des dénicheurs.



Rameau d'aulne couvert de cônes et de quelques chatons.

Vendredi 27 avril

C'est aujourd'hui un des grands événements de la forêt : l'enfeuillage du hêtre.

Cette transformation a-t-elle été si brutale que je ne l'ai pas remarquée plus tôt ? Cette question se justifie en voyant là, devant moi, un hêtre haut mais frêle dont les branchettes latérales qui semblent greffées du haut en bas du tronc, sont entièrement vêtues de feuilles grandes ouvertes. D'autres spécimens confirment cette éclosion. Même un gros hêtre séculaire tend, à portée de la main, un rameau garni de feuilles tendres et bordées de duvet blanc.

Cette fraîcheur unique, ces quelques feuillaisons qui s'aperçoivent de très loin, c'est le printemps qui s'épanouit sur la forêt.

Lundi 30 avril

Au cœur de la sylvie, perdu dans un massif de jeunes charmes, un cerisier fleuri paraît s'être échappé de quelque jardin.

Gilbert NINANNE.

PROCHAIN ARTICLE : MAI.

NOS CONFÉRENCES D'HIVER

4, RUE SAINT-JEAN - BRUXELLES

5 avril 1965
de 12 h 30 à 13 h 30

« L'ŒUVRE DE VICTOR HORTA », par V. G. Martiny, architecte en chef, directeur du service technique des bâtiments de la province de Brabant.

12 avril 1965
de 12 h 30 à 13 h 30
Buffet : 12 heures.

« HULLO, HERE U.S.A. », door Bernard Henry, secretaris-generaal van de Belgische Vereniging van Toeristische Schrijvers.



En mars dernier, des centaines de perce-neige fleurissaient dans les sous-bois du Jardin botanique de Moir.

Photo : M. Houbroek.

NOTULES

TRADITIONS POPULAIRES

NOTULES

Fantaisies d'Avril

Le mois d'avril marque la victoire définitive sur l'hiver et on attend de lui les premières jonquilles et les premières tulipes, le retour du rossignol, de l'hirondelle et du coucou.

C'est le mois des nids, des bourgeons et des couvées : autant de sourires qu'il nous donne et qui nous attendent.

Le cultivateur interroge le ciel et murmure en se frottant les mains dès le plus faible grondement de tonnerre : « Orage d'avril, vendangeur, prépare ton baril ».

Cette seule évocation le rassure, il sème à pleines mains et caresse les agneaux nouveau-nés.

Pourquoi faut-il qu'avril inaugure ses jours par son fameux poisson et que la lune se permette un caprice tellement néfaste qu'en quelques heures, les plus riches augures et nos plus fiers espoirs soient détruits ?

Penchons-nous un peu sur ces deux apparitions caractéristiques qui sont définitivement liées à ce quatrième mois de l'année.

Poisson d'avril

En voilà un qui a la vie dure.

Tel le monstre de Lochness, il reparait périodiquement sans rien avoir perdu de sa vivacité ou de son piquant.

Mais comment donc est-il né ?

Les avis sont très variés. Bien entendu, les naturalistes, pisciculteurs et zoologistes restent muets sur les origines d'un phénomène qu'ils refusent d'identifier. Ce poisson-là échappe à leur compétence.

Le fait qu'il soit répandu sur presque tout le globe terrestre et que son usage reste ancré dans les populations les plus diverses ne simplifie pas la tâche de celui qui cherche à l'expliquer, bien au contraire. Quoi d'étonnant si les imaginations travaillent ? Les légendes naissent, elles courent les rues.

Pour les uns, il faut remonter au Moyen Age. On jouait des « mystères » sur les parvis d'églises. Il était normal de représenter en avril la Passion. Trouvait-on la clé des mystifications dans le fait que le Christ disparut aux yeux de ceux qui avaient voulu le surprendre alors que son heure n'était point venue ? ou dans cet autre fait, qu'une fois arrêté, il fut renvoyé d'Hérode à Pilate et à Caïphe ? On peut se demander si les farces du poisson d'avril sont une réminiscence de cette sinistre parodie ?

En Lorraine, on prétend que l'habitude de se mystifier ce jour-là serait due à l'évasion du Duc de Bar, prisonnier de Louis XIII, et qui s'évada du château de Nancy, traversant de nuit, la Meurthe à la nage comme un poisson.

Mais cette légende a peu de consistance, car le poisson d'avril est antérieur à cet événement, disons que ce fut plutôt une coïncidence de dates.

On rapporte encore qu'au temps de Charles IX, l'année commençait le premier avril et que ce jeune roi trouva bon de faire commencer l'année le premier janvier. Il fallut donc déplacer les étrennes et les farceurs en profitèrent pour faire de fausses étrennes le premier avril.

De là seraient nés les cadeaux-atrapes de cette date fatidique. D'autres lieux, d'autres époques donnent peut-être

d'autres raisons, pour moi, j'aime voir les esprits facétieux se livrer à quelques bonnes blagues sans méfaits, trouvant à cela une seule excuse : avril est le mois des promesses et chacun sait ce que valent les promesses.

Lune rousse

Les hommes auront beau s'enorgueillir d'avoir inventé des bébés à la Lune et d'avoir peuplé notre univers de quelques Spoutniks ou Telstars, ils n'ont pas encore pu défendre à notre satellite de faire des siennes en avril ou du moins de le laver de ces méchantes accusations selon lesquelles on le rend responsable des pires méfaits dont les moindres seraient de roussir les bourgeons et de tuer les jeunes pousses en ruinant parfois les viticulteurs.

Si, aujourd'hui nous savons que ces gelées sont dues au rayonnement nocturne et que la lune n'y a pas plus part que celle d'un témoin impassible, il n'en n'a pas toujours été ainsi, néanmoins, nous continuons à dire comme nos pères, en constatant les dégâts : « c'est la lune rousse ».

Qui fut donc à l'origine de la réhabilitation de la lune rousse ?

Ce serait, dit-on, ce bon roi Louis XVIII.

Il recevait une délégation du Bureau des Longitudes qui lui présentait « La connaissance des Temps ». On était en avril, la lune brillait chaque soir et on découvrait chaque matin de nouveaux ravages au verger, au potager ou au jardin. Le roi s'en faisait-il du souci ? L'histoire ne le dit pas, mais il reçut avec beaucoup d'empressement ces hommes de science parmi lesquels se trouvait Laplace, pour leur dire :

— Je suis charmé de vous voir, Messieurs, vous allez m'expliquer nettement ce que c'est que la lune rousse et son mode d'action sur les plantes.

Laplace qui se sentait particulièrement visé par cette royale flèche, fut bien obligé d'avouer, sous le regard contrit et consentant de ses collègues, que :

— La lune rousse n'occupe nulle place dans les théories actuelles et que, par conséquent, personne n'était en mesure de donner satisfaction à Sa Majesté.

Il a suffi de cela pour que les savants se mettent à l'étude et soient peu après en mesure d'expliquer ce phénomène qu'un enfant d'aujourd'hui est capable de décrire pour peu qu'il ait été curieux et attentif aux leçons de son maître.

Nonobstant ce progrès, la lune continue dans l'esprit de beaucoup de gens à porter la responsabilité de la destruction des jeunes pousses qu'il suffit de couvrir pour les préserver. Comme quoi il est prouvé qu'il n'y a rien de plus tenace qu'une mauvaise réputation.

Caprice d'avril, farces d'avril, poissons d'avril, déceptions d'avril, oui, nous savons tout cela, cependant Avril est le mois attendu avec le plus de joie, c'est celui que les poètes ont le plus chanté...

Décidément, l'homme, cet être de raison, est doté d'un étrange appétit pour la fantaisie.

Après tout, n'est-ce pas ce qu'il y a de meilleur en lui ?

Rosa HARDOUIN.

AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS

MM. Dopagne et Van Dessel lauréats d'un prix de tourisme

M. Arthur Haulot, commissaire général au Tourisme, M. Dino Vastapane, administrateur-délégué de la S.A. Martini et Rossi, et de nombreuses personnalités du monde touristique et littéraire, ont organisé récemment une réception en l'honneur des membres de l'Union Belge des Ecrivains du Tourisme, à l'occasion de la deuxième proclamation du prix de reportage touristique Martini et Rossi.

Les lauréats sont : M. Georges Dopagne, président de l'Association des Ecrivains belges, et M. Renaat van Dessel, professeur à Malines.

M. Dopagne a été couronné pour son œuvre illustrée « Iles de France », et M. Van Dessel pour sa conférence illustrée « Parmi huit millions de Bulgares ».

Les jurys, présidés par M. Haulot, assisté de M. Bernard Henry comme secrétaire, étaient composés de M^{mes} Berthe Delépinne, MM. Arthur Desquin, André Gascht, Georges Thierry, M^{me} Irène Dept et MM. Isidore Kegeleers, A.-K. Rottiers et Carlo Segers.

Moulin Hollandais aux U.S.A.

Les dépliants touristiques édités par la municipalité de la ville américaine de Holland, dans l'Etat de Michigan, annoncent que, dans quelques mois, on pourra voir se dresser au bord du lac Michigan « un moulin hollandais original et authentique, le seul aux Etats-Unis ». Un citoyen américain de descendance hollandaise a réussi, en effet, à acheter le moulin désaffecté d'un village du Brabant du Nord. Quand on se rend compte de la sévérité avec laquelle les dirigeants de l'association « Le Moulin Hollandais » veillent sur ce qui reste aujourd'hui des moulins (il en subsistait 977 en 1902, contre 3.000 en 1923), on ne peut que rester confondu devant les qualités de négociant de ce citoyen qualifié qu'il a, nous en sommes sûrs, héritées de ses ancêtres.

Le moulin en question sera transporté en pièces détachées et reconstruit dans une presqu'île qui sera entièrement aménagée et passage hollandais. Et l'on espère qu'il y aura prochain « tulip-festival », qui se tiendra comme chaque année pendant l'été à Holland, Michigan, les ailes du vieux moulin qui s'appelle De Zwaan, « Le Cygne », battant gaiement l'air du Nouveau Monde.

Cercle Pégase

Excursion pedestre. — Dimanche 4 avril 1965. — Réunion à 9 h 45 Gare du Midi. Départ à 10 h 04 pour Buisson, arrivée à 10 h 22. Kluisdas, Le Rossignol, Ferme Ten Bloezen, Crabbes, Kapellebas, Kapittel (P.N.L.), Bois de Hal, Keldergat, Groafheide, Tournepage, 14 km. Retour en autobus. Pilote : M. R. Jacobs.

Pour rejoindre au P. N. : Autobus Gare Uccle-Callewaert à 11 h pour Tournepage, arrivée à 11 h 30. Le Kapittel se trouve à 2 km.

Excursion cycliste. — Dimanche 4 avril 1965. — Réunion à 9 h 15, square Montgarnier, Départ à 9 h 30. Dorsburg, Huisenberg (P.N.L.), Tambeek, La Hulpe, 31 km.

Rire comme un bossu

Cette vieille locution semble désigner l'esprit de répartition que le comique qui caractérise un homme dissimule par la nature et qui, de ce fait, se trouve toujours un peu sur la défensive. Il se défend donc de rire de tous et de chacun.

L'expression ne signifie pas rire à gorge déployée, mais bien rire malicieusement.

Le Prix de Composition Musicale à Georges Colin

Le premier prix de composition musicale de la Province de Brabant, d'un montant de 25.000 F, attribué par voie de concours et réservé en 1964 à la composition d'une œuvre de musique de chambre pour quatre instruments au choix des concurrents a été décerné par la Députation permanente, sur proposition du jury, à M. Georges COLIN, né à Schaerbeek le 15 juin 1921, auteur d'un quatuor pour bois.

Le jury, sous la présidence de M. Maurice Malherbe, membre de la Députation permanente était composé de : M. Jules Hanse, président du Conseil Provincial, M. Charles Courdent, membre de la Députation Permanente et de : M. Gaston Brenta, M. René Bernier, M. Marcel Quinet, M. Arie Vande Moortel, M. Charles Hens.

L'œuvre primée sera créée au cours du vernissage de l'exposition d'art de la Province de Brabant en 1965.

Le prix de composition musicale de la Province est décerné annuellement.

L'Exposition « Les Arts en Europe » 1965

La deuxième édition de cette importante manifestation artistique se tiendra au Centre International Rogier (Salle Descartes), à Bruxelles, du 10 au 22 juin 1965. Elle réunira peintures, sculptures, dessins, arts appliqués, poésie et littérature, musique et éditions d'art. L'attribution de différents prix est prévue.

Les artistes de toutes disciplines, sans distinction de nationalité ou de genre, ainsi que les écrivains, musiciens (compositeurs) et éditeurs sont invités à participer à cette vaste manifestation internationale organisée par le Conseil Européen d'Art et Esthétique, a.s.b.l., 407, avenue Louise à Bruxelles 5.

Dans la presse périodique

Réunis à la Maison de la Presse à l'occasion de leur 71^e assemblée générale annuelle, les membres de l'Association des Journalistes Périodiques Belges et Etrangers, placés sous la présidence d'honneur de M. Paul Struve, Ministre d'Etat, ont constitué comme suit, pour l'exercice 1965-1966, leur Conseil d'Administration : Président : M. Arthur Desquin; Vice-Présidents : MM. Eric Lagrand et Jacques Tremplant; Secrétaire Général : M. Léopold Blauwel; Secrétaire : M. Guy Depas; Trésorier : M. Auguste Duchesne; Syndics : MM. Joseph De Raeyer, Paul Scarbainx, Fernand Wagnon, M^{me} Margan-Parris et M. Penan; Administrateurs : MM. Marcel Balot, Walter Louvens, Paul Faba, René Blackouze, le Baron Jean Capelle, André Cas, le Comte L. de Brauchoven de Bergewick, Willy Ledune, M^{me} Genevieve Grand Ry, le R.P. F. Feiler et M. Carlo Segers.

Payer en monnaie de singe

Cette expression vient de ce que, autrefois, il fallait, pour entrer dans une ville, acquiescer un droit de passage et que ce droit variait selon le métier du voyageur. Sans Louis en dispois complètement les maîtres de villes, ils devaient simplement faire acheter par leurs singes des grimaces et des tours pour amuser les hommes de poste et cela suffisait comme paiement.

Les appellations de la bière de par le monde

Anticipant sur les prochaines grandes vacances, voici, collectées à l'intention de nos lecteurs et classées par ordre alphabétique, 20 appellations de la bière de par le monde que nous révèle « Le Petit Journal du Brasseur » :

« Alus » en esthonien et en lithuanien;
« Beer » en anglais;
« Bier » en allemand et néerlandais;
« Bior » en israélien;
« Bir » en indonésien;
« Bira » en bulgare, en grec et en turc;
« Bitra » en italien;
« Biru » en japonais;
« Biyar » en hindoustani;
« Cerveja » en portugais;
« Cerveza » en espagnol;
« Ol » en danois et en norvégien;
« Ojut » en finlandais;
« Pivo » en russe et en tchèque;
« Piwo » en polonais;
« Servesa » en philippin;
« Sar » en hongrois;
« Tetch » en éthiopien;
« Ulhija » en zoulou;
« Utschala » en dialecte kaffir.

Charme printanier d'une capitale...

A moins de 10 km du centre de Bruxelles, Watermael-Boitsfort... et c'est là le miracle... est un Chantilly que les parisiens trouveraient à un quart d'heure de la Place de l'Opéra.

Cette riante commune, qui hésite entre ville et forêt, reçoit en toutes saisons de nombreux visiteurs.

Mais c'est au printemps... plus spécialement pendant la magnifique floraison des cerisiers du Japon qu'on y découvre qu'il est étranges nuits où les fleurs ont une âme!

C'est le cadre enchanteur de la cité-jardin « Le Lois » qui a été choisi cette année par le Syndicat d'initiative local pour organiser sa sixième Foerie Lumineuse.

Les illuminations s'étendront avenue Georges Benoit depuis l'Hôtel communal jusqu'au Rond-Point des Trois Tilleuls. (Tramways 4-16, bus 17 - 33 - 42).

L'exposition de sculptures constituera une synthèse de l'école belge actuelle et un décor musical sera signé « Discorde Nationale de Belgique ».

Des spectacles de choix : théâtre, récital de poésie, sonneries, conférence artistiques avec projections lumineuses et diapositives, dérouleront sur le parvis de la Maison du dernier témoin du passé cynégétique de la Commune.

On attend la floraison des cerisiers du Japon pour le début du mois de mai.

La beauté des sites

Lors d'une séance du Conseil communal d'Uccle qu'il présidait, M. Jacques Van Ollien, bourgmestre de la commune, a souligné l'intérêt tout particulier qu'il porte à la conservation du caractère pittoresque de la commune. Ce caractère, pour une grande part, résulte de son aspect verdoyant et boisé. M. Van Ollien lance donc un appel à la population pour qu'elle protège la beauté des sites naturels de tout ouvrage d'artères qui ne soit fait, justifié et dûment autorisé par la loi. L'article 44 de la loi de M. Van Ollien sur l'aménagement du territoire est libellé comme suit :

« Nul ne peut construire, modifier, réparer, débiter, sans un permis de bâtir, des édifices ou des ouvrages de caractère et de style qui ne soient pas en harmonie avec l'aspect et l'ambiance de la commune ».

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

AVRIL

1 WATERLOO : Ferme du Caillou : 150^e anniversaire de la bataille de Waterloo. Exposition de souvenirs napoléoniens, tous les jours, sauf le mardi.

1 BRUXELLES : Bibliothèque royale : Exposition de « La Donation de Madame Louis Solvay ».

Elle constitue un aperçu de l'histoire du livre français moderne, sous tous ses aspects, surtout sous l'angle de l'illustration et de la reliure (jusqu'au 10 avril).

3 BRUXELLES : (Centre International Rogier) Salon Photo-Ciné (jusqu'au 11 avril).

IXELLES : (Salle Mercélis) : Le Théâtre « Comedy » : représentation gratuite (à 20 h).

IXELLES : 23^e exposition photographique organisée par l'U.C.A. d'Ixelles en la salle de lecture de la Bibliothèque centrale communale (jusqu'au 12 avril).

3 et 4 BRUXELLES : Inauguration officielle de l'Auberge de Jeunesse « Centreurop » (124, rue Verte).

4 BRUXELLES : (Palais du Centenaire) : Salon « Bel-Jouets » (jusqu'au 11 avril).

11 ANDERLECHT : Concours du « Bœuf Gras ».

HOEGAARDEN : Procession des « Douze Apôtres ».

Sortie à 8 h 30. Hoegaarden est la seule localité en Belgique où s'est maintenue l'ancienne coutume de faire la procession des Rameaux dans laquelle figure le christ assis sur un âne, accompagné des 12 apôtres et des 4 disciples. La « Confrérie des 12 apôtres » existe depuis le 12 mars 1631. Au Moyen Age, cette cérémonie était célébrée dans l'immense majorité des paroisses belges.

SCHAERBEEK : Grand cortège carnavalesque.

C'est pour la 55^e fois que défile dans les rues de la Commune un des plus beaux cortèges carnavalesques

qu'il nous est donné de voir. « Pogge et son épouse », les deux géants locaux, figurent dans le défilé.

15 WATERLOO : Musée Wellington : exposition permanente consacrée aux différentes phases de la bataille de Waterloo, à l'aide de pièces de collections en provenance de Grande-Bretagne (jusqu'au 31 octobre).

Cette exposition est organisée à l'initiative du Gouvernement britannique et de l'Ambassade de Grande-Bretagne à Bruxelles par le « Central Office of Informations » en collaboration avec la Société des Amis du Musée Wellington.

18 BRAINE-L'ALLEUD : Cortège carnavalesque.

19 HAKENDOVER : Grande procession du Divin Rédempteur.

Ce pèlerinage compte parmi les plus pittoresques, les plus animés et il attire la toute grande foule. Son origine est fort ancienne. La légende initiale le fait remonter à l'an 690.

LEMBEEK : La Marche de St-Véron.

Aussitôt la messe terminée, la procession fait le tour de la localité, accompagnée du clergé, des confréries et de symboles religieux. Puis les compagnies militaires entourant le reliquaire de Saint-Véron s'engagent dans les campagnes pour effectuer le « grand tour » qui ne se termine qu'à 6 heures du soir.

24 et 25 BRUXELLES : Inauguration par les jeunes de leur nouvelle Auberge de Jeunesse et centre culturel et artistique : « Centreurop ». Fête folklorique (124, rue Verte).

25 GREZ-DOICEAU : Procession de cavaliers : Chevauchée de Saint-Georges.

27 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Métiers d'Art féminins. Concours national de photographies d'Art et d'illustration du livre (jusqu'au 2 mai).

30 BRUXELLES : Palais du Centenaire : Foire internationale de Bruxelles (jusqu'au 11 mai).

La foire sera accessible tous les jours, y compris les dimanches et jours fériés, de 10 à 18 heures. Des milliers de firmes étrangères et belges ont été invitées à cette grande confrontation économique et les Gouvernements étrangers ont été pressentis en vue de leur participation officielle.

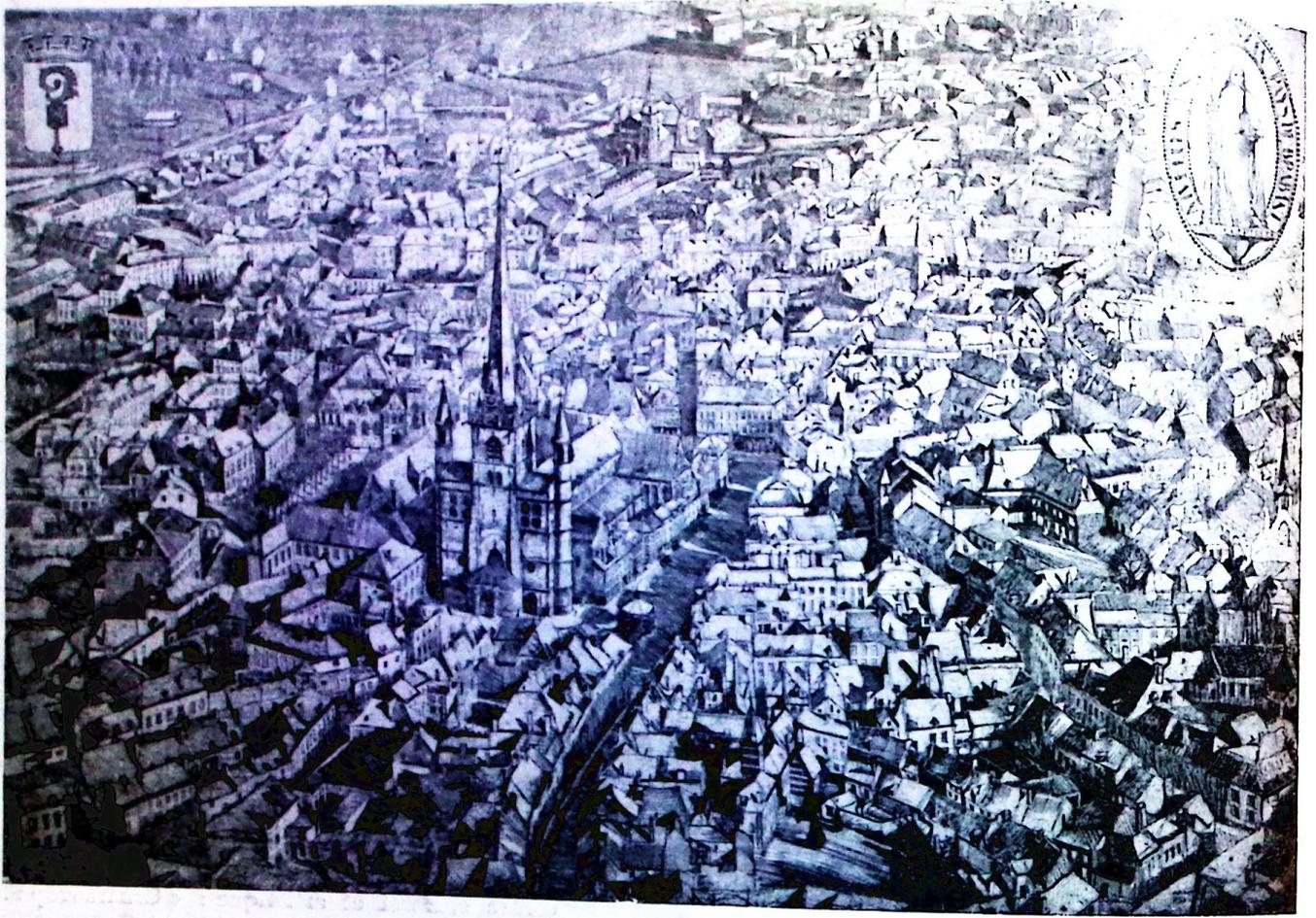
17^e Salon de l'emballage dans le cadre de la foire internationale.

Aux environs du :

30 avril : WATERMAEL-BOITSFORT : Floraison des cerisiers du Japon, pruniers, pommiers sur le Plateau des Trois Tilleuls (unique en Europe).

Et voici Pogge, le populaire héros du folklore schaarbeekois.





Vue panoramique de Nivelles, en 1925.

Eau-forte de Quittelier.

C'est dans cette ville, capitale du Roman Pays de Brabant,
que s'est tenue, les 30 et 31 mars, l'assemblée générale
de la Fédération Touristique du Brabant.

NIVELLES

EST-CE le nom chantant de la Dodaine,
Ces toits couleur de bière et de bon pain,
Ce nuage qui court comme un grand chien
Ou Jean qui rit tout au long des semaines;

EST-CE le parc qui, pareil à l'haleine
D'une femme, fait fleurir dans nos mains
Tous ces oiseaux ou ces rires, ces chemins
Qui s'en vont retrouver là-bas les plaines;

EST-CE le vol de ces deux hirondelles
Plus bleues qu'ailleurs sur le bleu doux du ciel,
Cet écolier qui appelle sans fin

SON chien pareil à celui des nuages
Ou ces douceurs wallonnes de langage
Qui font de vous, Nivelles, ce jardin ?

Maurice CAREME.